LES PIÉGES DORÉS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 21 janvier 1856.

Digitized by Google

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Digitized by Google

LES

PIÉGES DORÉS

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

M. ARTHUR DE BEAUPLAN

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction et de reproduction à l'étranger.

76254

Personnages

DURANTEL, avocat,	M. BRESSANT.
EMMA, sa femme,	Mlle FAVART.
MARTINON,	M. LEROUX.
LAURE, sa femme,	Mlle AUGUSTINE BROHAN
PIERRE, domestique,	MM. GOT. SAINT-GERMAIN.

Une Femme de chambre.

Digitized by Google

LES PIÉGES DORÉS

ACTE PREMIER

Un salon très-simple : cheminée au fond avec feu ; médaillons et miniatures accrochés à droite et à gauche de la cheminée ; trois ou quatre tableaux de côtés et d'autres. — Deux petites portes, l'une à droite, l'autre à gauche de la cheminée. — Portes à deux battants dans les pans coupés. L'une, celle de gauche, conduit à la salle à manger, celle de droite, au dehors. — Une fenêtre au premier plan, à droite, une table à côté ; à gauche, au premier plan, un piano droit avec des cahiers de musique ; une petite table à ouvrage entre le piano et la porte de la salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURANTEL, puis EMMA.

DURANTEL entr'ouvre la petite porte à gauche et regarde s'il n'y a plus personne dans le salon ; il a son chapeau sur la tête et une liasse de papiers sous le bras.

Plus personne !... (Il entre.) Dieu merci, voilà le flot des visites qui se calme... et je pourrai embrasser mon Emma avant d'aller au tribunal de commerce.

EMMA, entrant par la porte du pan coupé, à droite.

Quelle bonne surprise !... je te croyais sorti.

DURANTEL.

Du tout, mon affaire ne vient qu'à trois heures... et tu le sais, quand je plaide, je ne m'en irais pas sans t'avoir embrassée... ça me donne de l'éloquence. Je suis convaincu que Cicéron embrassait sa femme toutes les fois qu'il allait au Palais. (Se reprenant.) Non... aux Rostres ! (Il embrasse Emma.)

EMMA.

Tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

DURANTEL.

D'une façon invraisemblable !

EMMA, d'un ton affirmatif.

Et ce sera toujours comme ça.

DURANTEL.

Toujours !...

EMMA.

Ah çà! mon ami, ne te fatigue pas.... Car, en vérité, tu prends trop à cœur les affaires de tes clients.

DURANTEL.

Ta, ta, ta... Je te conseille de parler... toi, qui compulses avec moi les arrêts, les dossiers... fille de négociant, qui entends les affaires comme un juge au tribunal de commerce... on voit bien que tu es née rue des Bourdonnais, va !

EMMA.

Oh! quand je suis au travail... je travaille... mais quand j'ai la tête sur mon oreiller....

DURANTEL, avec autorité.

Notre oreiller !

EMMA.

Je dors... et je ne rêve pas, comme toi, de nos procès... celui-ci, par exemple... l'affaire Castinot. (Elle lui indique les papiers qu'il a sous le bras.)

DURANTEL, avec enthousiasme.

Affaire magnifique !... je sauve l'honneur et la fortune de mon client... sa fortune, surtout... c'est à cela qu'il tient le plus.... Aussi, ce matin, « Maître Durantel, m'a-t-il dit, en me serrant la main, si je gagne mon procès, comptez sur ma reconnaissance ! »

EMMA, lui prenant le bras, et à mi-voix.

Et à combien montera sa reconnaissance ?

DURANTEL.

Dame ! franchement..... ça vaut les trois billets..... grand format.

EMMA, en confidence.

Ça nous ferait du bien.

DURANTEL, inquiet.

Est-ce que notre caisse est à sec ?

EMMA, avec hésitation.

Non... mais... on voit le fond.

DURANTEL.

Il y a pied?

EMMA, avec un soupir.

Oui.

DURANTEL, d'un ton de reproche aimable.

Ma chère enfant, nous allons trop vite.

EMMA.

Pourtant, j'écris tout... veux-tu voir mon livre? (Elle remonte.)

DURANTEL.

Non, non, non, non. (Avec horreur.) Oh! un livre de dépenses, le cimetière des pièces de cent sous! (Il va à la table arranger le dossier qu'il a sous le bras. Il pose son chapeau sur la table.)

EMMA.

A propos, as-tu placé les vingt mille francs que nous a laissés mon pauvre oncle Duriveau?

DURANTEL.

Non... ils sont encore chez le notaire.

EMMA.

Comme ils doivent s'ennuyer!

DURANTEL.

Dis donc... il me semble que tu as eu beaucoup de monde, aujourd'hui.

EMMA.

Un vrai Longchamp!.. et d'une élégance!

DURANTEL.

Bah!

EMMA.

Je ne sais pas comment on fait... tout le monde est millionnaire aujourd'hui.

DURANTEL.

Tu ne sais pas comment on fait?

EMMA.

Non.

DURANTEL.

On fait des dettes... ou bien on joue... au lansquenet... au

baccarat... à la Bourse... Oh ! la Bourse... je ne sais vraiment pas ce qui vaut le mieux... d'y perdre ou d'y gagner.

EMMA.

Eh bien! pour moi, j'aimerais mieux y gagner... car, en attendant, les autres font fortune et nous... nous passerons trente ans de notre existence à plaider pour la veuve et pour l'orphelin... nous prouverons que des gens qui ont tué père et mère sont blancs comme neige; que le failli qui paye dix pour cent est plus honnête que le malheureux créancier qui les accepte; que la femme qui trompe son mari est un agneau sans tache, dont la faute incombe à l'époux; nous aurons des maux de gorge, des cheveux blancs, nous irons en omnibus, et nous nous priverons d'une robe neuve, dont j'ai absolument besoin pour le bal d'après-demain !

DURANTEL venant à elle.

Oh! n'importe... nous irons... bah! tu mettras ta petite robe rose.

EMMA.

De l'année passée?

DURANTEL.

Elle te va si bien... non! (se reprenant) tu lui vas si bien! Tu conçois, pour notre clientèle, il faut se montrer... C'est important!... Martinon a une très-belle position, il a une part en titre chez un agent.

EMMA.

Et il fait fort habilement valoir, à la bourse, le million que sa femme lui a apporté en dot

DURANTEL, riant.

Il est en train de lui faire faire des petits.

EMMA écoutant.

Il me semble que j'entends une voiture dans la cour.... C'est peut-être pour nous.

DURANTEL.

Voilà le défilé des troupes qui recommence.

EMMA.

Pourvu que Pierre soit dans l'antichambre... Je ne sais pas ce qu'il a ce garçon... il est toujours dehors.

DURANTEL.

Oui... il a une passion pour les commissions; quand on ne lui en donne pas, il en invente. Je me sauve... As-tu raccommodé mes gants ?

EMMA.

Oh ! mon Dieu, non... je n'ai pas eu le temps.

DURANTEL, fouillant dans sa poche.

Je mettrai ceux-ci, avec des crevés... C'est Espagnol. (A lui-même, en mettant ses gants.) Dire que nous dépensons dix-huit mille cinq cent soixante-quinze francs quarante-cinq centimes par an et que je suis obligé d'hésiter à acheter des gants.... C'est inouï ce que la crinoline dévore ! (Haut.) Adieu, petit gouffre ! (Il lui envoie un baiser.)

EMMA, qui était près de la fenêtre.

Ne t'en va donc pas... tu as le temps. C'est Laure. Je reconnais son coupé.

DURANTEL.

Madame Martinon, raison de plus. Je n'ai pas de sympathie pour elle.

EMMA.

Tu aimes peut-être mieux son mari ?

DURANTEL.

Sans aucun doute... Martinon me plaît... son cynisme m'amuse... deux et deux font quatre, voilà sa profession de foi... mais, sa femme...

EMMA.

Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

DURANTEL.

Elle m'agace !.. Sa conversation ressemble au bruit de la machine de Marly.

EMMA.

Eh bien... au fond... je la crois très-bonne...

DURANTEL.

Tout au fond... il faut creuser...

EMMA, riant, malgré elle.

Tais-toi donc... Laure va entrer.

DURANTEL.

Bah! nous demeurons au troisième... Nous avons soixante-quatre marches de médisance devant nous.

EMMA.

Surtout ne lui demande pas de nouvelles de monsieur Gustave de Méricourt... Tu n'y manques jamais... Ça a trop l'air d'une épigramme.

DURANTEL.

Oui, car il précède ou il suit toujours madame de Martinon... C'est l'histoire du participe passé et de son régime... Ils s'accordent.

EMMA, très-sérieusement.

Oh! voilà une calomnie contre laquelle je défends Laure et contre laquelle je la défendrai toujours.

DURANTEL, de même.

Mais certainement... je suis de ton avis... Mais puisque ça n'est pas... pourquoi s'en donner le reflet?

EMMA.

Par excentricité, comme on dit, par genre... Tiens, vois-tu, je suis convaincue que Laure n'est pas heureuse... D'abord son mari ne l'aime pas... et je suis certaine que ses allures un peu bizarres, son ton si tranchant, son humeur enfin si changeante, tout cela vient du besoin qu'elle a de s'étourdir sur quelque chagrin véritable.

DURANTEL.

Je le veux bien, c'est une femme incomprise... Un livre qu'on n'a pas ouvert!

EMMA, écoutant.

Tais-toi donc, la voilà.

DURANTEL.

Nous avons encore l'antichambre et le petit salon.

PIERRE, annonçant, à droite.

Madame Martinon!

SCÈNE II.

DURANTEL, EMMA, LAURE.

LAURE, entrant.

Dieu! que c'est haut! Ça vous fera perdre tous vos amis. Bon-

jour, chère belle, comment va? Bien? Tant mieux... On s'aime toujours ici, et vous étiez, sans doute, en train de conjuguer le verbe aimer?

DURANTEL.

Oh! nullement, madame, nous parlions de vous.

LAURE, très-gaiment.

Ah! très-bien...C'est un trait... une épigramme, à l'adresse de mon cœur qui n'aime rien.. On le dit, je le sais... Ça n'est pas vrai!

EMMA.

Peux-tu croire?

LAURE.

Ah! je n'aime rien! Vous allez voir! comptez: j'aime mon chien Trilby, j'aime mes chevaux, ma voiture, ma loge à l'Opéra, j'aime les robes neuves, ma causeuse au coin du feu, le soleil quand j'ai envie de sortir, la pluie quand je veux rester chez moi! — Suivez-vous? — J'aime Bade, j'aime Balzac, les marrons glacés et la Frezzolini dans *le Trovatore*.—Additionnez!

DURANTEL.

Ça fait douze choses que vous aimez, et treize en comptant votre mari que nous avons négligé... comme fraction...

LAURE.

Ah! tiens... c'est vrai... je n'y pensais pas... Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

DURANTEL.

Hier.

LAURE.

Je ne sais pas ce qu'il devient, je ne le vois plus .. Il va bien?

DURANTEL.

A merveille! Il m'a chargé de vous dire mille choses.

LAURE.

Oh! ne me les dites pas... ce serait trop long.

EMMA.

Assieds-toi donc.

LAURE.

Oui... c'est vrai... nous avons l'air de jouer une scène de comédie... devant le trou du souffleur. (Elles vont s'asseoir au fond, près de la cheminée : Emma à gauche et Laure à droite. Durantel s'appuie derrière le fauteuil d'Emma.)

EMMA, qui étudie la toilette de Laure.

Tu as une jolie robe.

LAURE.

Tu trouves? Oh ! c'est bien simple.

DURANTEL, toussant comme un homme qui voit commencer une conversation qui va l'ennuyer.

Brum !

LAURE.

Si ça vous ennuie tant que ça... nous ne vous retenons pas... Je vous préviens que nous allons parler chiffon.

DURANTEL, sentencieusement.

« A tout événement le sage est préparé! »

EMMA, touchant la robe de Laure.

Où as-tu trouvé ça?

LAURE.

C'est ma couturière qui me fournit toutes mes étoffes.

DURANTEL, de bonne foi.

C'est meilleur marché. (Laure le regarde avec un air de pitié.)

EMMA.

Mais non, mon ami, c'est beaucoup plus cher.

DURANTEL.

Ah! c'est beaucoup plus... je ne comprends pas.

EMMA, à Laure qui défait un peu son mantelet.

On ne porte plus de basques?

LAURE.

Oh! non.

DURANTEL.

Pourquoi?

LAURE.

Mais, monsieur, vous ne portez plus de haut-de-chausses, vous ne portez plus de bottes à la Souvarof... ni de spencers... Pourquoi? pourquoi? pourquoi?

DURANTEL, embarrassé.

C'est juste.

EMMA, riant.

C'est bien fait! (Un moment de silence.)

DURANTEL, avec aplomb.

Comment se porte monsieur Gustave de Méricourt?

EMMA, bas.

Méchant!

LAURE, très-naturellement.

Je ne sais pas, il y a un siècle que je ne l'ai vu.

DURANTEL, (regardant Emma et toussant.)

Brum!

LAURE.

Ah!... si... hier, je l'ai rencontré au bois... Dieu! quel joli cheval!

DURANTEL, avec intention.

Ah! ah! (Il passe derrière le fauteuil d'Emma et s'appuie à la cheminée.)

LAURE.

Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre ah! ah!

EMMA.

Peux-tu supposer!

DURANTEL, s'excusant.

Madame...

LAURE.

Que vous êtes drôle... allez!... Monsieur de Méricourt m'est très-utile... C'est un garçon bête, mais comme il faut... qui sait offrir son bras et qui fait joliment les commissions.

DURANTEL.

Il rapporte?

LAURE, riant.

C'est ça même... ça me fait penser qu'il a dû m'avoir une loge pour ce soir... une représentation à bénéfice... on joue *le Misanthrope* et un vaudeville... J'irai voir le vaudeville.

DURANTEL, à part.

Attrape, Molière!... (Regardant la pendule.) Mais, Dieu me pardonne, le charme de la conversation me fait oublier l'heure. (Embrassant Emma au front.) Adieu, Emma. (Saluant Laure.) Madame... (Il passe derrière le fauteuil de Laure et va prendre son dossier et son chapeau sur la table.)

LAURE.

Comment, cher monsieur, vous me laissez seule avec votre femme; vous ne craignez pas que je ne vous la gâte?

DURANTEL, saluant.

Je m'en vais parfaitement tranquille. (A part.) Le caillou ne raye pas le diamant. (Il sort par la porte du pan coupé à droite.)

SCÈNE III.

EMMA, LAURE.

LAURE.

Ah çà! voyons, chère petite, maintenant que nous sommes seules, causons sérieusement.

EMMA, rapprochant un peu son fauteuil.

Si c'est possible.

LAURE.

Tu vas voir. — Oh ! comme ton feu va mal!

EMMA, se levant pour sonner.

Attends, je vais faire mettre du bois.

LAURE.

Garde-t'en bien, le bois qu'on met en l'honneur d'une visite a l'air de s'entendre avec le maître du logis pour ne pas brûler... on souffle tout le temps... et puis, pourquoi donc brûles-tu du charbon de terre? ça sent l'économie et la fumée.

EMMA, se rassied.

Mon mari l'aime beaucoup.

LAURE.

Oh! la drôle de raison! —Tu es gentille, va!

EMMA.

Mais, que voulais-tu me dire?

LAURE.

Ah! oui... m'y voilà. (S'agitant sur le siége où elle est assise.) Dieu, qu'on est mal dans tes fauteuils! Va donc chez mon tapissier, tu trouveras là des choses charmantes... c'est hideux, ces grands cabas de bergère... on a l'air de prendre un bain... Il avait l'autre jour un meuble en satin, bouton d'or... vois donc ça... ça t'irait très-bien, toi, qui est brune.

EMMA.

Tu m'y mèneras un de ces jours.

LAURE.

Quand tu voudras... Ah ça ! dis-moi, car vraiment je finirais par oublier ce qui m'amène, as-tu pensé à ce que tu mettras pour venir à mon bal? j'espère que je ne verrai pas reparaître ta fameuse robe rose de l'an passé? hein! oh! je veux du neuf... je t'en préviens.

EMMA.

J'en aurai... je serai belle.

LAURE.

Ça ne t'est pas difficile... (Elle se lève.) Oh! c'est que tu ne peux pas te figurer comme tu m'as contrariée, l'an passé, avec ton éternelle robe rose! on ne t'appelait plus que *la dame à la robe rose*! Je t'en supplie, fais-en des pelotes.

EMMA, riant.

Je t'en donnerai une.

LAURE, descendant à gauche, du côté du piano et le lorgnant.

Voyons, qu'est-ce que tu auras?

EMMA.

Mais...

LAURE.

Tiens, tu n'as donc pas encore changé ton affreux piano?

EMMA.

Je suis en instance pour en avoir un autre.

LAURE, tout en faisant quelques accords.

Un piano droit?... c'est bon pour ton boudoir... mais ici, c'est un piano à queue qu'il te faut. Oh! quelle épinette! (Regardant sur le piano la musique qui s'y trouve.) Tu joues donc toujours les mêmes vieilleries? oh! valse par un double W, ça doit être mauvais! (Elle quitte le piano.) Sais-tu ce que je te conseille, pour mon bal? un beau taffetas d'Italie blanc avec trois volants d'Angleterre... c'est simple... c'est de bon goût... c'est toujours bien... pour mon second et mon troisième bal, nous chercherons autre chose de plus riche. (Lui tenant amicalement la main.) Eh bien! n'est-ce pas, c'est convenu... ma petite Emma? j'y compte, ça me fera bien plaisir.

EMMA, souriant et s'efforçant de retenir ses larmes.

Oh! sois tranquille, j'irai bien... ou pas du tout.

LAURE.

C'est ça. Tu comprends, ma petite, je n'aurai que des femmes

très-élégantes... et je veux que tu sois aussi bien qu'elles, ou alors... Adieu, bonne petite. (Elle remonte un peu comme pour sortir ; regardant les médaillons qui sont à droite et à gauche de la cheminée.) Pourquoi donc accroches-tu un tas de tableaux comme ça après tes murs?

EMMA, ayant peine à cacher son émotion.

C'est que... ce sont des ouvrages de ma mère.

LAURE, revenant auprès d'Émma.

Ah! — C'est égal, à ta place, j'aimerais mieux un beau papier velouté avec les rideaux pareils, ça fait très-bien.

EMMA, à part.

Il n'y a qu'une amie pour vous faire tant de peine en si peu de mots.

PIERRE, annonçant à droite.

Monsieur Martinon!

SCÈNE IV.

EMMA, LAURE, MARTINON.

LAURE à Martinon.

Tiens!.. c'est vous!..

MARTINON.

Ah! bah! ma femme!.. comment va?

LAURE.

Pas mal, et vous?

MARTINON.

Assez bien, je vous remercie. (Il passe au milieu et salue Emma.)

EMMA.

Est-ce que vous vous étiez donné rendez-vous?

LAURE.

Pas du tout.

MARTINON.

Il n'y a que les amoureux et les gens d'affaires qui se donnent rendez-vous, et la plupart du temps, l'un des deux manque.

LAURE, à Martinon.

D'où venez-vous?

MARTINON.

De la Bourse.

LAURE.

Qu'est-ce qu'on fait?

MARTINON.

Ça monte.

LAURE.

M'avez-vous liquidée?

MARTINON.

Avec cent francs de bénéfice par action.

LAURE.

Oh! mais c'est superbe!

EMMA.

Tiens... vous avez donc chacun votre bourse?

MARTINON.

Comme nous avons chacun notre cœur... (Il va à la cheminée.)

LAURE.

Je m'en vais acheter un bracelet que j'ai marchandé hier.

EMMA, très-étonnée.

Comment?

LAURE.

Oh! très-simple, une petite chaîne et quatre médaillons qui pendent... on met là dedans des cheveux de ceux qu'on aime... c'est gênant, mais c'est très-gentil.

EMMA.

Non... je te disais comment as-tu pu gagner?

LAURE.

C'est bien facile... Tiens, tu vas comprendre... (Très-lentement.) Tu achètes cent... n'importe quoi, à prime... une valeur élastique... tu n'exposes que mille francs... ça monte de cent francs, tu revends ferme, et tu gagnes tes dix mille francs, ce n'est pas plus malin que ça.

EMMA, à elle-même.

Dix mille francs!

LAURE, à Martinon.

Je vais au spectacle ce soir, je vous offre une place dans ma loge, ça sera votre courtage. Voulez-vous?

MARTINON, quittant la cheminée et venant au milieu.

Merci, vous êtes bien aimable... je vais à l'Opéra. Il y a une première : un ballet, qui est très-bien écrit, dit-on... par un des princes de la littérature.

LAURE.

Vous n'en manquez pas un... vous avez donc des actions par là?

MARTINON.

Pas si fou!... c'est trop cher, et puis ça ne rapporte que des dividendes de désagréments.

LAURE.

Je vous préviens d'abord que si vous faites jamais passer des fonds à l'étranger...je plaide... * (à Emma) voilà une cause pour ton mari... et pour toi, car tu sais ton code. Je m'en vais...(A Martinon.) Ah! dites-moi, puisque vous ne pouvez pas m'accompagner, ce soir, vous voudrez bien permettre qu'un de nos amis me donne le bras?

MARTINON, avec empressement.

Comment donc!

LAURE, qui voit l'étonnement d'Emma.

Ça t'étonne, n'est-ce pas? c'est offensant une pareille indifférence.

MARTINON.

C'est de la confiance. (Il va s'asseoir à droite de la cheminée.)

LAURE.

J'ai quelquefois essayé de le rendre jaloux... mais les épouvantails que j'inventais ne lui causaient pas plus d'effroi que les bonshommes qu'on met dans les cerisiers ne font peur aux pierrots.

EMMA, à part.

Singulier ménage!

LAURE, à Emma, lui prenant le bras, et remontant vers la porte de droite.

Eh bien! tu n'oublieras pas, ma petite, un beau taffetas d'Italie blanc, et trois volants d'Angleterre...

EMMA, à Martinon.

Vous restez?

MARTINON.

Certainement!

* Emma, Laure, Martinon.

LAURE, de la porte, sans se retourner, à Martinon.

Adieu, cher!

MARTINON, enfoncé dans son fauteuil.

Bonjour!

(Laure et Emma sortent par la droite.)

SCÈNE V.

MARTINON, seul, assis.

C'est singulier... me voilà encore ici... comme hier, comme avant-hier, comme très-souvent. Décidément, il y a quelque chose qui m'y pousse... Est-ce que, par hasard, je serais amoureux!... (Se levant.) Ah! je donnerais volontiers cinq cents francs pour savoir au juste... Mais, le fait est que je sens là quelque chose... (Il met la main sur son cœur. — Riant.) Non... c'est mon portefeuille!... Et puis, vraiment, ce serait impardonnable... car, au bout du compte, ma femme est très-bien... mais, ce n'est pas ma faute, je suis essentiellement changeant... et ça, en amour comme en affaires... J'écrème les dividendes... et puis j'abandonne brutalement les valeurs — coupon détaché — (Il est allé s'asseoir à gauche, près du piano.) Mais une femme... légitime, on ne peut pas... quand une fois on l'a en portefeuille, c'est pour toujours. — Toujours!... c'est un mot de deux syllabes qui est bien long!

SCÈNE VI.

MARTINON, EMMA.

EMMA, rentrant très-vivement.

Monsieur Martinon, pendant que nous sommes seuls... vite... une question...

MARTINON, se levant.

Quelle émotion!... Parlez! (A part.) Elle est gentille!

EMMA.

Qu'est-ce que c'est que la Bourse?

MARTINON.

Comment, vous ne savez pas?

EMMA.

Si... à peu près... Mais au juste... la Bourse?

MARTINON.

La Bourse... la Bourse, c'est un grand bâtiment recouvert en zinc... avec beaucoup de paratonnerres et de colonnades...

EMMA, impatientée.

Non... ce n'est pas ça... Qu'est-ce qu'on y fait?

MARTINON.

Fortune.

EMMA.

On y fait donc fortune?

MARTINON.

Tous les jours, de une heure à trois heures, dimanches et fêtes exceptés.

EMMA.

Comment cela?

MARTINON.

Oh! mon Dieu! rien de plus simple. On s'en va là tranquillement... après son déjeuner... On s'appuie contre un pilier .. on prend une chaise... on fume son cigare... on passe des ordres à son agent... On achète quand c'est bon marché... on revend quand c'est cher, et l'on touche les différences à la fin du mois.

EMMA, résolûment après un moment de réflexion.

J'irai demain!

MARTINON, à part.

Elle est gentille! (Haut.) Les femmes n'entrent pas.

EMMA.

Pourquoi ça?

MARTINON.

Ça donnerait des distractions au trois pour cent.

EMMA.

Autre chose... Qu'est-ce que c'est qu'un petit papier qu'on vend deux sous et qu'on crie tous les jours, à quatre heures, sous nos fenêtres?

MARTINON.

Les variations de la Bourse... le cours authentique. C'est l'indication de la hausse et de la baisse.

EMMA.

Bon!... (Après un petit silence.) Mais, qu'est-ce qui produit la hausse et la baisse?

MARTINON, d'un ton mystérieux.

Oh! ça... on a cherché, on a fait des fouilles... on n'a jamais pu savoir.

EMMA, avec joie.

Très-bien! j'ai la clef... je comprends... notre fortune est faite!... On achète quand ça baisse... on vend quand ça hausse... et l'on recommence toujours comme ça, jusqu'à ce qu'on ait un million!

MARTINON, riant, à part.

C'est qu'elle est vraiment gentille...

SCÈNE VII.

MARTINON, DURANTEL, EMMA.

DURANTEL, entrant par la porte de droite, et agitant en l'air son chapeau et ses papiers. — Il est très-enroué.

Victoire!... J'ai gagné, sur tous les chefs. Bonjour, Martinon... Ta main, ma femme...

EMMA.

Pauvre ami! dans quel état!

DURANTEL.

J'ai parlé une heure un quart... Ouf! (Il se jette dans le fauteuil qui est près du bureau.)

MARTINON.

Vite... un verre d'eau!

EMMA, remontant à la cheminée, où elle prépare un verre d'eau.

Oh! va, tu ne plaideras plus; c'est bien la dernière fois.

DURANTEL.

Je plaiderai, madame. C'est mon droit et mon devoir.

Digitized by Google

MARTINON.

Allons, mon cher, vous n'êtes plus à l'audience...

DURANTEL.

La parole a été donnée à l'homme... (Il tousse.)

MARTINON.

Pour se donner des extinctions de voix!

DURANTEL.

Je plaiderai!

EMMA, qui lui apporte le verre d'eau; elle est placée entre la table et la fenêtre.

Tu ne plaideras plus!

DURANTEL, se levant.

Malheureuse enfant... et le loyer?

EMMA.

On le payera!

DURANTEL.

Et nos fournisseurs? et nos gens?

EMMA, descendant avec lui au milieu de la scène.

On les payera! Au lieu d'aller à ton vieux Palais, au lieu de monter à ton affreux Tribunal de commerce, tu t'arrêteras au rez-de-chaussée, tu entreras dans une grande salle où il y a beaucoup de gens qui crient, tu t'appuieras contre un pilier, tu feras des affaires, tu achèteras les jours de baisse, tu vendras les jours de hausse, et tu n'useras pas ton corps et ton âme à gagner trois malheureux billets de mille francs... que tu ne tiens pas encore!

MARTINON.

Bravo!

DURANTEL, qui tient son verre d'eau.

Qu'est-ce à dire?... J'irais à la Bourse?

MARTINON.

Tout le monde y va.

DURANTEL.

Tout le monde a tort!

EMMA.

Mais cependant, mon ami, quand on peut, en un mois... en huit jours peut-être...

DURANTEL.

Oh! je le sais bien... on veut faire aujourd'hui des fortunes colossales... en huit jours... et cela sans peine, sans tracas, sans esprit surtout! Mais, on l'a dit, et je le répète, morbleu! le temps ne respecte pas ce qui a été fait sans lui. (Très-gaiement.) Courez donc, mes bons amis, courez dans ce steeple-chasse de la richesse... distancez-vous les uns les autres... Montez les coursiers intrépides qui s'appellent *Ambition*, *Cupidité*. Moi, couvert de ma toque et drapé dans ma robe d'avocat, fidèle à mon poste et à ma conviction que la fortune lentement acquise par le travail est la plus féconde de toutes, je resterai impassible spectateur de vos triomphes et de vos culbutes, prêt à plaider pour vous les circonstances atténuantes... au jour du jugement dernier! (Il boit son verre d'eau.)

MARTINON, riant.

Cicéron!

EMMA, transportée.

Oh! tiens... Octave... tu es un noble cœur! (Elle prend le verre et va le reporter sur la cheminée.)

MARTINON.

Ah çà! mais alors... qu'est-ce que je suis donc?

DURANTEL, lui tendant la main.

Vous, Martinon? vous êtes un brave et honnête garçon que j'aime et dont j'estime la profession... vous êtes de ceux qui livrent loyalement et courageusement leurs capitaux à l'industrie, il est trop juste que l'industrie vous les rende; et vous comprenez bien que ma sortie ne s'adresse qu'à ces aventuriers industriels qui, éternellement ballottés par le flux et le reflux des affaires, touchent parfois le faîte doré où ils aspirent, pour retomber tout à coup dans les profondeurs d'une misère trop méritée.

MARTINON.

Parfait!

DURANTEL.

Voyez-vous, mon cher, chacun son métier; ensemencez le champ fertile des affaires et laissez-moi creuser le sillon aride de la procédure... je récolterai d'humbles épis d'argent... et vous, des gerbes d'or!... Voulez-vous dîner avec nous?

MARTINON.

Volontiers... à une condition.

EMMA.

Laquelle ?

MARTINON.

Je vous mène ce soir à l'Opéra.

EMMA. *

Accepté !

MARTINON.

Je vais chercher une loge.

DURANTEL.

Nous dînons à six heures... comme les portiers... soyez exact.... On aura faim.... S'il n'y a pas assez, on mangera l'invité !

MARTINON, riant.

Dure extrémité !

DURANTEL, de même.

Pour nous !

EMMA.

A bientôt !

MARTINON.

A bientôt !

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

EMMA, DURANTEL.

EMMA, allant à Durantel, après un moment de silence.

Que je t'embrasse !

DURANTEL, assis à son bureau.

Je veux bien. (Emma l'embrasse.) Pourquoi ? (Il l'attire auprès de lui.)

EMMA, s'asseyant sur le bras du fauteuil.

Parce que... tout à l'heure... ce que tu as dit... oh ! ça m'a fait du bien ! (Elle se détourne un peu pour lui cacher son émotion.)

* Emma, Durantel, Martinon.

DURANTEL, avec affection.

Des larmes? Oh! ne les cache pas... laisse-les couler, ma fille... c'est une très-bonne chose que les larmes.... C'est comme une petite pluie d'été, ça abat la poussière de l'indifférence. Dans un ménage bien entendu, on ne devrait jamais être huit jours sans en verser quelques-unes.

EMMA.

De celles-là... surtout!

DURANTEL, d'un ton plus sérieux, après un moment de silence.

Tu as quelque chose à me dire?

EMMA, en confidence.

Oui.

DURANTEL.

Tu me fais peur!

EMMA.

Comment? (Elle se lève.)

DURANTEL, la suivant.

Dame! c'est vrai.... On a beau avoir confiance, on est jaloux... on doit l'être, quand on aime, et l'on ne peut pas s'empêcher de penser quelquefois... qu'une petite femme comme ça tient dans ses jolies menottes cette chose si fragile qu'on appelle le bonheur conjugal. (La prenant par la main, la faisant tourner vers lui, et d'un ton solennel.) Emma, ne le laissez jamais tomber, ça se casse. (Changeant de ton.) Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

EMMA.

J'ai eu bien du chagrin... va!...

DURANTEL.

Bah! qui est-ce qui a pu?...

EMMA.

Laure!... Oh! elle m'a dit tant de choses... je ne savais plus où j'en étais.

DURANTEL.

Tu l'écoutes donc?

EMMA.

Quand elle me parle.

DURANTEL.

C'est justement dans ces moments-là qu'il ne faut pas l'écouter... mais, à quel propos?

EMMA.

A propos de rien et de tout... critiquant nos fauteuils, mon piano, nos tableaux, ma toilette.

DURANTEL.

C'est une bégueule !... Il faut lui défendre ta porte.

EMMA.

Es-tu fou ?... tu sais bien que dans notre intérêt, pour notre clientèle, son salon....

DURANTEL, hochant la tête.

Son salon !... son salon !... tiens, vois-tu... c'est madame Martinon !.. c'est elle qui depuis quelque temps te monte la tête, te donne des idées de luxe, de dépense... Nous sommes sur une pente trop rapide... il faut enrayer... nous avions un appartement modeste... et nous voilà avec deux salons et trop de chambres à coucher.

EMMA.

Tu reconnais toi-même que pour le client, c'est utile !

DURANTEL.

Nous nous sommes contentés, pendant quelque temps, du service de deux femmes, et nous avons maintenant un grand dadais qui baie aux corneilles dans l'antichambre.

EMMA.

Cela a bien meilleure façon... pour annoncer.

DURANTEL.

Autrefois, nous allions le dimanche seulement à la campagne, chez des amis... maintenant, nous avons deux loyers à notre arc; car nous donnons dans la villégiature. Et tout cela, à quoi le devons-nous? à l'entraînement, à l'exemple, à madame Martinon.... Je te l'ai déjà dit et je te le répète, ma chère Emma, Laure n'est pas l'amie qu'il te faut.

EMMA.

Tu es bien sévère.

DURANTEL.

Donne à son excentricité les excuses que tu voudras, il n'en est pas moins vrai que c'est un esprit blasé, un cœur sans illusions... il lui faut chaque jour un plaisir nouveau, une distraction plus piquante, car l'ennui la possède... Le drame qui te fait pleurer la fait sourire; la musique ou les vers qui te trans-

portent ne sont pour elle qu'un bruit monotone, et elle en est réduite, pour se distraire, à aller chercher parfois sa gaîté perdue dans les avant-scènes d'un petit théâtre où les mères vont sans leurs filles et les maris sans leurs femmes.

EMMA.

Veux-tu donc me faire rompre avec une amie d'enfance?

DURANTEL.

Non... mais je prendrai un terme moyen : nous lui ferons l'honneur d'aller chez elle et elle nous fera le plaisir de ne pas venir chez nous.

EMMA.

Aller chez elle, aller chez elle, c'est très-bien, mais c'est que Laure voit un monde très-élégant.

DURANTEL.

Justement, c'est ce qu'il nous faut... nous irons chez elle à la pêche aux procès... Pour l'avocat, un salon est une rivière... il y jette l'épervier et il en retire des murs mitoyens, des héritages en litige et des séparations de corps en instance !

EMMA.

Certainement... mais...

DURANTEL.

Oh ! il n'y a pas à dire... il faut que l'avocat aille dans le monde, comme le soldat va au feu... moi, j'irais sur la tête.

EMMA.

Moi, je te préviens qu'il me faudra de la toilette...

DURANTEL, lui prenant les deux mains et la regardant avec amour.

Tu en auras... Veux-tu des perles blanches comme tes dents... du corail rouge comme tes lèvres, des diamants brillants comme tes yeux? veux-tu un manteau de cour et une robe à queue? Je ne suis pas un Spartiate, moi... ni toi non plus...

EMMA, enchantée.

Que tu es gentil!... (Avec élan.) Dieu, que je t'aime !

DURANTEL.

C'est ton droit et ton devoir! (Il l'embrasse. A part, en la tenant dans ses bras.) Je lui achèterai du faux... C'est la foi qui sauve ! (Il l'embrasse encore.)

PIERRE, entrant par la droite. Il a une lettre à la main, voyant que Durantel embrasse sa femme.

Oh! (Il referme la porte fortement, puis entre de nouveau.) Monsieur, c'est une lettre.

DURANTEL.

Pierre, mon garçon, on frappe avant d'entrer.

PIERRE.

Comme monsieur dit toujours: Entrez!

EMMA.*

Qu'est-ce que c'est que cela?

PIERRE.

Une lettre qu'on vient d'apporter.

EMMA, la prenant.

Pour toi?.. Voyons. (Elle regarde la suscription.)

DURANTEL, à Pierre, qui reste immobile et semble absorbé par une idée qui le préoccupe.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?

PIERRE, revenant à lui et se frappant le front.

Ah! c'est vrai. (Il sort en témoignant combien il regrette sa distraction.)

EMMA, qui regarde l'adresse.

Je ne connais pas cette écriture-là.

DURANTEL.

Quelque client.

EMMA, la pesant.

Elle est lourde.

DURANTEL, vivement.

Ah! bah?

EMMA, le comprenant, avec joie.

Est-ce que, par hasard, ce serait de monsieur Castinot?

DURANTEL.

Déjà?... Vive monsieur Castinot!

EMMA, ouvrant la lettre.

Vive monsieur Castinot! (Elle donne l'enveloppe à Durantel et elle garde la lettre.)

DURANTEL, lisant par-dessus l'épaule d'Emma.

« Monsieur et cher avocat. »

* Durantel, Emma, Pierre.

EMMA.

C'est bien cela.

DURANTEL, continuant.

« Obligé de partir pour la campagne, je n'ai pas voulu quitter » Paris sans vous témoigner...

EMMA, l'interrompant.

Va donc au fait!...

DURANTEL, passant quelques lignes.

« Et comme je connais mieux que personne le désintéresse- » ment de votre cœur...

EMMA, l'interrompant.

La formule ordinaire.

DURANTEL, continuant sa lecture.

« J'ose espérer que vous voudrez bien excuser la modicité de » la somme que j'ai attribuée à vos honoraires. » (s'arrêtant.) Je ne vois rien...

EMMA.

Dans l'enveloppe?

DURANTEL, ouvrant l'enveloppe.

Un bon sur son banquier!

EMMA, lisant le bon que Durantel a dans les mains.

« Il vous plaira payer...

DURANTEL, continuant.

« La somme de deux cent... » Deux mille ou deux cent? « La somme de deux cents francs! »

EMMA.

Oh! ce n'est pas possible.

DURANTEL, outré.

Deux cents francs!... deux cent... mais je n'en veux pas de ses deux cents francs... mais je les foule aux pieds... mais je les... (Il est au moment de déchirer le bon et le donne à Emma.) Serre ça!

EMMA.

C'est indigne! (Elle va vers la cheminée et s'y assied, à gauche.)

DURANTEL, allant à son bureau.

Un malheureux que j'ai tiré du bourbier... Livres en désordre... donations supposées... article 593 du Code de commerce. Il prend son code et le rejette.) Et j'ai fait pleurer les juges!...

EMMA, tristement.

Faites donc des projets !

DURANTEL.

Faites donc des plaidoyers ! (Se levant.) Eh bien ! oui, j'en ferai et toujours, et quand même... Nous sortirons tous les jours... nous irons dans le monde... chez tous les Martinon de la terre... partout, à la pêche aux procès... Quand il n'y en aura pas, nous en ferons naître... Tu mettras ta petite robe rose, voilà tout.

EMMA, se levant. *

Oh ! par exemple, non... Tu iras tout seul si tu veux... mais, quant à ma robe rose... c'est bien fini... jamais !

DURANTEL.

Emma, voyons !... je t'en prie... sois raisonnable.

EMMA.

Je t'en supplie, Octave... n'insiste pas... Je ne veux pas être ridicule... je ne veux pas qu'on se moque de moi... Je ne la mettrai pas !

DURANTEL.

Tu la mettras.

EMMA, d'un ton câlin.

Il me semble, mon ami, que puisque c'est une nécessité... une nécessité de ton état que d'aller dans le monde... d'avoir de la toilette... Nous pourrions bien prendre quelque chose sur les vingt mille francs de notre oncle Duriveau.

DURANTEL, se fâchant tout à fait.

Écorner la succession Duriveau !.. attaquer le capital !.. toucher à l'arche sainte !... Allons donc... tu mettras ta robe rose.

EMMA.

Non, monsieur, je ne la mettrai pas... Et puisque vous ne comprenez pas tout ce que souffre une jeune femme... qui n'a pas... (Éclatant en sanglots.) Oh ! c'est affreux... monsieur, c'est affreux... Je ne sortirai pas ce soir ! (Elle rentre dans sa chambre.)

* Emma, Durantel.

SCÈNE IX.

DURANTEL, seul, très-agité.

Bon... bien... très-bien!... très-bien!... très-bien! des pleurs... une querelle... pour une robe... une misérable robe! A quoi tient le bonheur... la tranquillité!... Et dire que si cet affreux Castinot avait été un honnête homme... s'il avait été un honnête homme... il n'aurait pas fait une banqueroute frauduleuse... S'il n'avait pas fait une banqueroute frauduleuse... je n'aurais pas plaidé pour lui... et, par conséquent... Si je savais où le trouver... (Regardant à la pendule.) Deux heures un quart... il doit être encore à la Bourse... il y est toujours fourré... (Il va prendre son chapeau sur le bureau, et changeant d'idée.) Aller réclamer... La Bourse!... Penser qu'à l'heure qu'il est, il y a des gens qui en sortent ayant gagné deux, trois, quatre mille francs... ou plus encore... et ça rentre chez soi de bonne humeur... ça trouve une femme de bonne humeur... tout le monde est de bonne humeur... On ne sait pas pourquoi... Si! c'est qu'avant de rentrer on a été chez le bijoutier... chez le marchand de nouveautés... On a choisi un bracelet, une robe... (Avec une colère comique.) Oh! ce mot de quatre lettres est gros d'orages et de révolutions!.. J'ai été trop dur avec Emma... et je voudrais vraiment... Ah! si l'on était sûr de réussir en jetant un coup de filet dans ce vivier où tant d'autres font des pêches miraculeuses! Non! non! non! non! j'ai été à Bade, et je n'ai pas joué... à Ems, et je n'ai pas joué... à Wiesbade, pas davantage, et je veux passer devant la Bourse... sans y jeter mon tribut... (Comme frappé d'une idée.) ou plutôt, si! et ma chère petite femme recevra une leçon... Oui... pourquoi pas?... Cela doit être possible... Il faudrait pouvoir lui dire, dans quelques jours : — Eh bien! ma chère enfant, j'ai cédé à ton désir; j'ai joué, j'ai perdu... et j'espère que c'est pour la première et la dernière fois... (Réfléchissant.) Mais, comment?

SCÈNE X.

DURANTEL, MARTINON, PIERRE.

PIERRE, annonçant.

Monsieur Martinon! (Il porte un flambeau qu'il vient poser sur la table.

MARTINON.

Me voilà! une loge superbe... première de face!

DURANTEL, à Martinon.

Ah! c'est vous... donnez-moi donc un renseignement?

MARTINON.

Lequel ? (Il l'emmène à l'écart, à gauche.)

DURANTEL.

Peut-on risquer à la Bourse une somme fixe... cinq cents francs, mille francs, par exemple... les perdre?...

MARTINON, vivement.

Très-bien.

DURANTEL.

Et ne pas aller au delà?

MARTINON.

Parfaitement.

PIERRE, près de la table, écoutant ce qui précède ; à part, avec bonheur.

Oh! la Bourse !

MARTINON.

En achetant une prime.

PIERRE, à part, en s'en allant dans la salle à manger.

Oh! les primes !.. (Il sort.)

MARTINON.

Tenez, voilà le calcul...

DURANTEL, apercevant Emma qui sort de sa chambre.

Ma femme!.. pas un mot!* (A part.) Je crois que c'est une bonne idée... il nous en coûtera cinq cents francs, mais j'aurai le droit de lui dire...

SCÈNE XI.

DURANTEL, MARTINON, EMMA puis PIERRE.

EMMA, entre très-lentement en raccommodant le gant de son mari, elle vient droit à Durantel et lui dit en soupirant et sans cesser de travailler.

Je la mettrai, mon ami, je la mettrai.

DURANTEL, l'embrassant au front.

Tu es une bonne petite femme. (A part.) Ce qui n'empêchera pas cependant... (Emma va poser le gant dans une corbeille à ouvrage qui est sur le piano et fait un petit signe d'intelligence qui indique qu'elle a un projet. Durantel passe à droite.)

* Martinon, Durantel, Emma.

PIERRE, rentrant par la porte de la salle à manger, à gauche.

Madame est servie! (Il va à la cheminée et s'occupe du feu.)

MARTINON.

A table!... le spectacle commence à sept heures.

DURANTEL, prenant Martinon, à part.

Vous aurez soin de sortir avec moi, pendant un entr'acte.

MARTINON, bas.

Bon!

EMMA, se rapprochant.

Quoi?

DURANTEL.

Rien. (A Martinon.) Donnez-donc le bras à ma femme.

EMMA, prenant le bras de Martinon, bas et avec un peu d'embarras.

J'enverrai mon mari me chercher des bonbons pendant un entr'acte... vous resterez... il faut que je vous parle.

MARTINON.

Bah?

EMMA.

Chut!

MARTINON, à part.

Je donnerais cinq cents francs pour savoir!...

DURANTEL, à lui-même.

Je crois décidément que c'est une très-bonne idée.

EMMA, entrant dans la salle à manger, à Durantel.

Tu viens, mon ami ?

DURANTEL.

Voilà... voilà... (Il les suit.)

PIERRE, seul, venant se poser à trois pas du bureau, devant la bougie.

Si la bougie s'éteint en soufflant de là... ça sera signe de hausse. (Il souffle la bougie, elle ne s'éteint pas.)

DURANTEL, de la salle à manger.

Pierre!

PIERRE.

Voilà, monsieur! (A lui-même.) La bougie ne s'est pas éteinte... je me mets carrément à la baisse! (Il rentre dans la salle à manger.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

(Même décor. — Il s'est passé quinze jours du 1er au 2e acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DURANTEL, entrant par la porte de son cabinet, et parlant à la cantonnade.

Pardon, mon cher monsieur, je suis à vous dans l'instant... (Il ferme la porte.) Ouf!... je n'en puis plus!... (Il vient s'asseoir près de la table, à droite.) Maudit métier!.. s'occuper des intérêts d'autrui quand on a l'esprit bourrelé de ses propres affaires... Ces clients sont inouïs!... Qu'on me laisse tranquille. (Il se lève.) Je ne plaide pas... je ne plaide plus... Je ne suis plus avocat... Je jette mon bonnet carré par-dessus les moulins... Et d'abord, je condamne ma porte... (Il sonne, à la cheminée. — Regardant la pendule.) Midi!... Je n'ai plus qu'une heure pour congédier mes odieux clients. Heureusement que la Bourse est à deux pas d'ici... Si j'avais pu sortir... si j'avais été libre... j'aurais été jusqu'au passage de l'Opéra, pour savoir... et ce Martinon qui ne vient pas. (Il sonne de nouveau.) Oh! j'ai la fièvre!... (Il va au fond, à droite, et appelle.) Pierre!... (Il redescend avec agitation.) Cette Bourse!... irai-je? n'irai-je pas? Quand je reste ici... je ne vis pas... Quand j'y vais... ce brouhaha me donne le vertige... et voilà déjà quinze jours que je suis dans cet état-là!... Personne!... Il faudra donc que je brise la sonnette...

(Il sonne de nouveau, sans interruption et de façon à tourner le dos à Pierre qui entre.)

SCÈNE II.

DURANTEL, PIERRE.

PIERRE, entrant tranquillement par le fond, à droite, et parcourant un journal.

Mais où donc ont-ils mis le cours de mes valeurs?

DURANTEL, l'apercevant.

Eh bien!... où allez-vous?

PIERRE, cachant son journal.

Monsieur a sonné?...

DURANTEL.

Depuis une heure...

PIERRE, toujours préoccupé d'une autre idée.

Ah!... c'est donc ça que j'entendais la sonnette.

DURANTEL.*

Je défends ma porte... Je ne recevrai plus personne... Vous direz que je suis sorti... que je suis au Palais.

PIERRE.

Bien, monsieur.

DURANTEL.

Vous comprenez?

PIERRE.

Parfaitement... Je dirai que monsieur est indisposé.

DURANTEL.

Non, pas indisposé... sorti... dehors... dans la rue... Allez!... (Le rappelant.) Ah! excepté pour monsieur Martinon... Lui, vous le ferez entrer ici, et vous me préviendrez aussitôt.

PIERRE.

Alors, je ne lui dirai pas que monsieur est indisposé?

DURANTEL, avec une impatience contenue.

Non!

PIERRE, regardant son journal, à la dérobée.**

Où diable ont-ils mis le cours de mes valeurs?

DURANTEL, après avoir cherché sur la table et sur le piano.

Où est donc le journal?

PIERRE, un peu embarrassé et cachant le journal.

C'est... c'est madame qui l'a.

DURANTEL, à lui-même.

C'est insupportable... j'aurais voulu relire le bulletin financier. (Regardant la pendule.) Midi un quart... (Montrant son cabinet.) Et mes clients, qui sont là. (Avec rage.) Oh! je vais les expédier!...

* Pierre, Durantel.
** Durantel, Pierre.

(Entrant dans son cabinet, et s'adressant à la personne qu'il y a laissée.) Pardon, mon cher monsieur, me voilà tout à vous... Vous disiez donc que ce jour de souffrance... (La porte se referme.)

SCÈNE III.

PIERRE, seul, parcourant le journal, puis s'asseyant dans le fauteuil, à droite, près de la cheminée.

Monsieur Durantel a quelque chose... bien sûr... Il est malade... Autrefois, c'était un mouton à servir... aujourd'hui, c'est un lion... (Cherchant toujours.) Ah! voilà!... Bon, le timbre est en plein sur le cours d'hier... Je tâcherai de me faire envoyer en commission pour savoir ce qu'on fait... Mais les maîtres sont si injustes!...

SCÈNE IV.

PIERRE, EMMA.*

EMMA, venant de sa chambre, ne voyant pas Pierre, qui est enfoncé dans un fauteuil, et allant l'appeler à la porte d'un coupé, à droite.

Pierre!... Pierre!...

PIERRE, se levant.

Madame!

EMMA, surprise.

Ah! vous étiez là?... Vous m'avez fait peur.

PIERRE.

Ah! madame, j'en suis encore tout tremblant...

EMMA, un peu agitée.

Où est mon mari?

PIERRE.

Dans son cabinet...

EMMA.

Seul?

* Pierre, Emma.

PIERRE.

Non, madame, avec un client que je ne connais pas... un jour de souffrance...

EMMA, à elle-même.

Et, il en aura sans doute pour longtemps?

PIERRE.

Ah! je crois bien que oui... car il bégaye...

EMMA, avec un peu d'embarras.

Dites-moi... avez-vous vu aujourd'hui monsieur Martinon?

PIERRE.

Non, madame, pas encore.

EMMA, à elle-même.

C'est singulier... à l'heure qu'il est... (Haut.) Aussitôt qu'il arrivera, vous me préviendrez. (Elle tourne autour du bureau sur lequel elle semble chercher quelque chose.)

PIERRE.

Oui, madame. (A part.) Tiens! elle aussi!

EMMA.

Et puis, vous direz en bas... que je ne reçois pas... que je n'y suis pour personne.

PIERRE.

Alors, on dira que madame est indisposée?

EMMA.

Non, simplement que je suis sortie.

PIERRE.

Dehors? dans la rue?

EMMA.

Oui... Où est donc le journal?

PIERRE, après un moment d'hésitation.

Le journal?.. c'est monsieur qui le lit.

EMMA, à elle-même.

C'est insupportable... j'aurais voulu savoir... (Ecoutant, et regardant à la porte de droite.) On sonne... allez vite... et si c'est la personne que je vous ai dite, vous me préviendrez immédiatement

SCÈNE V.

PIERRE, MARTINON.

PIERRE.

Si c'est monsieur Martinon, je vais le consulter. (Regardant à droite.) Tiens! la femme de chambre a ouvert... c'est lui.

MARTINON, entrant très-vivement.

Prévenez M. Durantel que je suis au salon.

PIERRE.

Oui, monsieur. (Il remonte un peu et s'arrête au fond, à gauche.)

MARTINON, allant et venant; à lui-même.

Conçoit-on ce Durantel qui me laisse sans ordre... un jour de liquidation! Ah! je donnerais cinq cents francs!..

PIERRE.

Pardon, monsieur, c'est que je voulais vous demander un conseil...

MARTINON, s'asseyant près du bureau, à droite.

Oh! je ne donne pas de conseils... Je ne donne rien... voyez le caissier, au bureau, rue Grammont... donnez vos ordres... mais, pour l'instant... allez... allez... allez!..

PIERRE, à part.

Fait-il son fier!.. Je prendrai un autre courtier... il peut bien en être sûr... (Il entre dans le cabinet de Durantel.)

SCÈNE VI.

MARTINON, seul.

C'est incompréhensible! ne pas venir au bureau un jour comme celui-ci!... Ne s'est-il pas imaginé d'aller se mettre à la baisse!.. Le voilà très-sérieusement engagé... et tout cela sans garantie... Ah! vraiment, si ce n'était par égard pour sa petite femme, qui est très-gentille... je l'aurais tout simplement liquidé... mais c'était une brouille, je me fermais la

porte de la maison... et, ma foi, les choses sont en trop bon chemin pour ne pas tenter l'aventure jusqu'au bout... (Il se lève.) Il est vrai que j'ai mené ma barque avec une prudence, avec une habileté!.. (Riant.) La position est singulière... Pendant que le mari joue et perd très-sérieusement — ça le regarde — la femme de son côté... (Il rit.) Elle me donne des ordres très-bien formulés, pardieu!.. Je suis censé les exécuter... et je lui fais gagner tout ce qu'elle veut. Est-elle ma dupe?.. Oh! non, elle comprend trop bien les affaires, elle, femme d'avocat, pour ignorer que légalement une femme mariée ne peut pas jouer... et du moment qu'elle accepte ces bénéfices... imaginaires... c'est de l'argent placé à un charmant intérêt... Je n'ai pas encore touché de dividende... c'est vrai... mais aujourd'hui, grâce à ce cher Méricourt, que j'ai mis à moitié dans ma confidence, j'espère bien... (Voyant entrer Durantel.) Le mari!

SCÈNE VII.

DURANTEL, MARTINON.

DURANTEL, sortant de son cabinet, très-agité.

Ah! vous voilà... Eh bien! quelles nouvelles?..

MARTINON.

Il s'agit bien de nouvelles!... Comment, vous me laissez sans ordres, un jour comme celui-ci?

DURANTEL.

Eh! mon ami, que voulez-vous, je suis accablé d'affaires, assiégé par les clients.

MARTINON.

Est-ce que vous n'allez pas venir à la Bourse?..

DURANTEL, effrayé, et remontant pour s'assurer qu'on ne peut l'entendre.

Chut!.. malheureux!... voulez-vous bien vous taire?... un pareil mot!.. si mes gens, si ma femme se doutaient!..

MARTINON.*

Ah! c'est juste... j'oublie toujours que je viens ici pour éclaircir une succession embrouillée. Ah çà! voyons, il faut prendre un parti.

* Durantel, Martinon.

DURANTEL.

Oui!.. prendre un parti... quel parti?..

MARTINON.

Vous liquidez-vous? vous faites-vous reporter?

DURANTEL.

Oh! j'en perdrai la tête... avec tous vos mots déport, report, couverture... C'est comme si vous me parliez chinois... moi, je ne connais que deux choses: perdre ou gagner... Faites-moi gagner !..

MARTINON.

Gagner! gagner!...Il est charmant!

DURANTEL.

Qu'est-ce qu'il me faut? de la hausse?

MARTINON.

Mais, du tout... rappelez-vous donc ce que vous avez fait!... on a baissé, vous avez pris peur, et vous vous êtes retourné.

DURANTEL, le regardant avec un air ébahi.

Ah! oui... je me suis retourné... pourquoi, mon Dieu, me suis-je retourné? (En colère.) Ou plutôt pourquoi me suis-je fourré là-dedans!

MARTINON.

Ah! pourquoi... pourquoi!...

DURANTEL.

Eh! je le sais bien... c'est ma femme qui la première... J'avais d'abord repoussé ça bien loin... et puis, comme un sot, j'ai voulu aventurer une somme, la perdre, pour avoir le droit de dire à Emma... mais, pour mon malheur, ma première opération fut heureuse. Cette facilité du gain m'a entraîné... étourdi... J'ai continué... et maintenant... oh ! je me donnerais des soufflets!.. .

MARTINON.

Il vaut bien mieux me donner des ordres. (Regardant à sa montre.) Voyons, mon cher ami, l'heure avance.

DURANTEL.

Oh! si j'avais prévu que cette roue de la fortune, que je ne voulais toucher que du bout du doigt, était une roue d'engrenage qui attirerait à elle la main, le bras, le corps tout entier!..

MARTINON.

Dieu me pardonne... il plaide!.. Je vous laisse, vous viendrez quand vous voudrez.

DURANTEL.

Quand je voudrai... dites donc quand je pourrai... Avant tout... il faut absolument que j'aille au Palais. (Il cherche des papiers sur son bureau.)

MARTINON.

Pourquoi faire?

DURANTEL.

Eh! pour cette cause que j'ai plaidée hier!

MARTINON.

Ah! le procès de cette jeune veuve?...

DURANTEL.

Justement... et je vous avoue que je ne suis pas tranquille... car je n'ai pas parlé comme j'aurais dû le faire... Il y a un point de droit sur lequel nous avons cent fois raison et dont je n'ai pas ouvert la bouche...

MARTINON.

Adieu! (Il remonte comme pour sortir.)

SCÈNE VIII.

MARTINON, EMMA, DURANTEL.

EMMA, sortant de sa chambre. A part, en voyant Martinon.

Il est là!...

DURANTEL, à lui-même.

Ma femme!...

MARTINON, à part.

Elle!... Je reste.

EMMA, saluant Martinon.

Monsieur! (A Durantel.) Pardon, mon ami, tu es en affaire?...

DURANTEL, embarrassé.

C'est cette succession... tu sais... encore un mot, et nous avons fini. (Il va parler bas à Martinon.) *

* Martinon, Durantel, Emma.

EMMA, à part.

Dieu! si mon mari se doutait que cette succession n'est qu'un prétexte!...

DURANTEL, à Martinon.

Eh bien... c'est entendu... je vais prendre mon dossier... et je sors avec vous pour me rendre au Palais... (A part.) De la Bourse! (Avec désespoir.) En être réduit là!

EMMA, à part, avec joie.

Il nous laisse!

DURANTEL.

Je suis à vous dans l'instant. (Il entre dans son cabinet.)

MARTINON.

Donnez-vous le temps; je ne suis pas pressé.

SCÈNE IX.

MARTINON, EMMA.

EMMA, après avoir regardé aux portes de droite et de gauche pour s'assurer que personne ne peut l'entendre.

M'avez-vous apporté mon bordereau?

MARTINON.

Voilà. (Il lui remet un petit billet. — A part.) S'y laissera-t-elle prendre?

EMMA.

Je vais savoir. (Elle se dispose à ouvrir le billet.)

PIERRE, en dehors, à droite.

Mais, madame, je vous assure...

EMMA.

Quelqu'un!... (Elle cache le billet que lui a remis Martinon.)

MARTINON.

Ah!... ma femme, sans doute... dont j'avais oublié de vous annoncer la visite...

SCÈNE X.

MARTINON, EMMA, LAURE, puis DURANTEL.

LAURE, entrant, à Emma. *

Est-il vrai, oui ou non, que tu n'y vois pas?

EMMA, lui tendant la main.

Pour toi... j'y suis toujours.

LAURE.

Et pour mes pauvres aussi?

MARTINON, riant.

En effet, ma femme quête... elle est dame patronesse de quelque chose... je ne sais plus quoi.

LAURE.

Mon Dieu! oui... je me suis lancée dans la charité... je fais du bien depuis trois jours... ça ne fait de mal à personne.

DURANTEL, venant de son cabinet. **

Me voilà prêt... partons. (Saluant Laure.) Madame!

LAURE, le retenant. ***

Un instant, pardon... M. Durantel, avocat?

DURANTEL, étonné.

C'est moi, madame...

LAURE, à Emma.

Tu vas voir si je sais mon nouvel état. (A Durantel, d'un ton très-composé.) Mon Dieu, monsieur, la démarche que je fais auprès de vous, va peut-être vous sembler bien indiscrète : je quête aujourd'hui pour l'œuvre des crèches, et j'ai pris la liberté de venir vous demander moi-même votre offrande. Soyez persuadé, monsieur, que, quelque minime qu'elle puisse être, notre reconnaissance ne sera pas proportionnée à l'importance du bienfait.

MARTINON, à lui-même.

Charité bavarde!... (A Durantel.) Allons!

* Martinon, Emma, Laure.

** Martinon, Durantel, Emma, Laure.

*** Martinon, Durantel, Laure, Emma.

DURANTEL.

Madame!...

LAURE, à Emma, d'un ton très-dégagé.

J'espère que je sais bien mon petit compliment!... C'est la dixième fois que je le récite depuis ce matin... et avec un succès!... D'un autre côté, j'ai lancé huit cents circulaires à tous les gens qui ont le malheur d'être de mes amis... Tant pis pour ceux qui ont pris une glace chez moi!... Aussi, en additionnant les charités sincères, les charités à regret, et les charités par calcul, j'espère bien apporter la somme la plus ronde, et éclipser ainsi toutes mes collègues... La vanité y trouvera son compte, et les petits enfants y trouveront leur profit.

MARTINON, bas, à Durantel.

Ne lui laissez pas recommencer une autre tirade.

DURANTEL, donnant une pièce d'or à madame Martinon.

Pardon, madame, mais je suis tellement pressé... que je suis obligé de faire la charité... sans phrase. (Il remonte, Martinon le suit.) *

EMMA, à Durantel.

Et sans m'embrasser?

DURANTEL.

Ah! c'est juste. (Il embrasse Emma.)

LAURE, à Martinon, lui montrant Durantel.

Quel exemple, monsieur!

MARTINON.

Ah! ma chère...

LAURE, vivement et riant.

Je ne vous demande rien, monsieur... vous avez vos pauvres!

DURANTEL, saluant Laure.

Madame!...

LAURE, rappelant Durantel.

Ah! écoutez un peu... Si, par hasard, mon mari vous dit en route que l'argent ne fait pas le bonheur... ne le croyez pas, il n'en pense pas un mot... Adieu...

(Martinon et Durantel sortent par la droite.)

* Laure, Martinon, Durantel, Emma.

SCÈNE XI.

EMMA, LAURE.

LAURE, riant et d'un ton sentimental.

Adieu, pauvre cher mari! adieu, moitié de moi-même!

EMMA.

Qu'as-tu donc?... Je ne t'ai jamais vue si gaie!

LAURE.

C'est que je n'ai jamais été si triste.

EMMA.

Comment?

LAURE.

Je plaisante... Non... c'est que je suis contente de moi... il me semble que je vaux quelque chose de plus, depuis que je fais un peu de bien par moi-même, et que j'oblige les autres à en faire malgré eux.

EMMA.

Méchante!

LAURE.

Non, pas méchante; nerveuse, peut-être; fantasque, c'est possible... (A elle-même.) Ah! les hommes! les hommes!

EMMA.

Décidément, tu as quelque chose à me dire...

LAURE.

Mais sans doute, et pourquoi ne me le demandes-tu pas?.. je meurs d'envie de parler... C'est très-désobligeant.

EMMA.

Une confidence?

LAURE, à voix basse.

La chose du monde la plus souhaitée... la plus inattendue...

EMMA.

Quoi donc?

LAURE.

Je te le donne en cent... je te le donne en mille.

EMMA.

Oh! ma foi, j'y renonce.

LAURE.

Tu as raison, va... ne cherche pas. (En soupirant.) C'est trop fort pour toi, pauvre honnête femme que tu es!

EMMA.

Ah! mon Dieu, voilà que tu me fais peur... Eh bien?

LAURE, articulant chaque mot.

Mon mari me trompe!

EMMA.

Et tu prends un pareil malheur aussi gaiement?

LAURE, plus posément et avec un peu d'émotion.

Ça t'étonne, n'est-ce pas? Tu te demandes comment un cœur de femme peut arriver à cet état d'insensibilité, et recevoir une telle blessure sans saigner... Cela est pourtant... et ce n'est pas ma faute. J'avais dix-huit ans... j'étais modeste et soumise... comme Cendrillon... Un jour, mon père s'enferma avec moi et ma belle-mère dans son cabinet, une grande chambre toute doublée de fer, toute pleine de gros registres à coins de cuivre et encombrée de sacs d'écus, ficelés et cachetés à la gorge. « Ma fille... me dit pompeusement mon père, tu es en âge de te marier; » je rougis, je rougissais alors... « et nous t'avons choisi, poursuivit-il, un mari qui va te rendre bien heureuse. » Des larmes me vinrent aux yeux...

EMMA.

Je comprends ça... de plaisir!...

LAURE.

Non... je ne sais pas... des larmes ordinaires... des larmes bêtes... « Ne pleurez donc pas, » me dit brutalement ma belle-mère, dont les paroles partaient bien plus de son nez que de son cœur... « sotte que vous êtes, monsieur Martinon fera votre bonheur. »

EMMA.

Oh! les belles-mères!

LAURE.

Le lendemain, monsieur Martinon m'apportait un bouquet magnifique, qu'il avait cueilli pour vingt francs au coin d'une

rue... On me montra des diamants et des cachemires de l'Inde, pour m'apprendre à aimer mon futur et à mépriser les châles français. Ça réussit. Je me mis naïvement à adorer mon prochain mari, ainsi que les tissus indiens; et il n'y avait pas trois mois que la lune de miel me caressait de ses rayons d'argent, lorsqu'un beau matin — triste matin ! — je m'aperçus que monsieur Martinon avait complétement oublié tous les serments qu'il m'avait faits devant le maire du deuxième arrondissement.

EMMA.

Pauvre amie !...

LAURE.

Ah ! ce jour-là, vois-tu, mon cœur saigna... mes yeux versèrent toutes leurs larmes... car je l'aimais, je l'aimais sincèrement... J'avais pris au sérieux mon rôle de femme mariée... A force de chercher, j'avais fini par trouver dans mon mari une supériorité quelconque, des qualités... de mon invention, et, quand il me fallut renoncer à mes illusions... cette première douleur me transforma : je sentis mon regard devenir dur, ma parole acerbe, mon rire moqueur, et il me sembla que des griffes de chatte me poussaient au bout des doigts.

EMMA.

Je comprends ça.

LAURE.

Dès lors, je mis tout mon amour, toutes mes affections dans des cartons à chapeaux et dans des armoires à robes... Le luxe et l'élégance me tinrent lieu de tout : bonheur, entourage, famille !... J'appelai ma causeuse *ma tante*, et ma robe de bal *ma chère amie*. Mais mon orgueil blessé cria vengeance ! Et je lui promis satisfaction... L'occasion se présente, je la saisis... Voilà mon histoire et celle de bien d'autres. As-tu un Code civil?

EMMA.

Oui... là... Mais comment as-tu découvert ?... (Elle va prendre le Code sur le bureau.)

LAURE.*

On découvre toujours les mauvaises choses... on a bien découvert la poudre à canon...

* Laure, Emma.

EMMA, lui donnant le Code.

Tu plaisantes sans cesse !

LAURE.

C'est ma manière de pleurer.—Eh ! ma chère enfant... les mauvaises nouvelles?... Mais elles courent... elles volent... elles sont écrites sur le front des passants que l'on coudoie... Monsieur Martinon est comme tous les grands coupables... Il a commis une imprudence... Il s'est confié à son ami de Méricourt... un être creux, sonore... un écho !

EMMA.

Par quel hasard ?

LAURE.

Pas par hasard... par économie... car mon mari est avare... avare et prodigue à la fois... Il a eu besoin de monsieur de Méricourt, ou pour mieux dire de son appartement... un petit réduit à l'entresol, boulevard des Italiens.

EMMA.

Et c'est ce monsieur de Méricourt qui est venu te dire ?...

LAURE, feuilletant toujours le Code.

Ah ! bien oui... il est trop bête pour savoir trahir à propos... Mais, je l'ai fait parler... malgré lui... Je lui fais dire tout ce que je veux... Dieu ! quel bon somnambule !... si jamais il tombait dans le malheur...

EMMA.

Mais, que cherches-tu donc ?

LAURE, parcourant le Code.

« Les époux se doivent mutuellement fidélité. » C'est pas ça.

EMMA.

A quoi bon ?

LAURE, continuant.

« La femme doit obéissance à son mari. » C'est pas ça.

EMMA.

Mais...

LAURE, de même.

« La femme est obligée d'habiter... » Ah çà ! mais, je trouve tout ce que nous devons à ces messieurs... et rien de ce qu'ils nous doivent.* (Elle jette le livre sur la table.)

* Emma, Laure.

EMMA.

Si tu voulais bien me dire ?...

LAURE.

Ce que je cherche ?

EMMA.

Oui.

LAURE.

Je suis dans une chambre humide et noire, où l'on m'a enfermée à dix-huit ans; je cherche une porte ou une fenêtre pour en sortir.

EMMA, effrayée.

Une séparation !

LAURE.

Pourquoi pas ?... C'est singulier l'effet que produit toujours ce mot si doux pourtant... séparation ! On vous dit tout simplement et avec le sourire aux lèvres : Je me marie ! Mais si l'on articule : Je me sépare ! il semble que tout soit perdu... c'est un préjugé !.. (Elle remonte comme pour sortir.)

EMMA.

Tu t'en vas ?

LAURE.

Oui... pour ma quête... mais je reviendrai consulter ton mari...

EMMA.

Consulter... consulter!... il faut des preuves!...

LAURE, revenant et en grande confidence.

J'en aurai... Ah! c'est que je ne t'ai pas dit... Figure-toi, ma chère enfant, que je suis sur la trace d'une correspondance... Mais, parlons de choses sérieuses. Dis-moi, viendras-tu à notre assemblée ?

EMMA.

Crois-tu ?

LAURE.

Oh! viens donc... D'abord, ça sera très-bien composé... il y aura des toilettes charmantes...

EMMA.

Allons, soit !

LAURE.

Viens de bonne heure...

EMMA.

N'y aura-t-il pas de la musique sacrée?

LAURE.

Par les premiers artistes de l'Opéra.

EMMA.

A bientôt.

LAURE.

Je te garderai une place dans ma loge... non... je voulais dire... Eh bien... comment dire, au fait?... ah! une chaise auprès de moi... adieu!..

EMMA.

Adieu. (Laure sort par la droite.)

SCÈNE XII.

EMMA, seule.

EMMA, regardant partir Laure.

Pauvre Laure!.. elle n'est pas heureuse... et moi... tout me réussit!.. Enfin... me voilà seule et je vais savoir... (Regardant sans l'ouvrir, le billet que lui a remis Martinon.) Dire qu'il y a là l'histoire de ma fortune... un superbe total de cinq chiffres au moins... bénéfices réalisés en quinze jours, et pour lesquels je ne dois de reconnaissance à personne... pas même à monsieur Martinon... car j'entends bien lui payer sa commission sur ce que je vais toucher aujourd'hui. Je pourrai donc donner, à mon cher Octave, un splendide bureau; à moi, un excellent piano, en palissandre... comme celui de Laure... et puis une maison de campagne, à nous... un voyage!.. et le reste!.. mais me voilà comme Perrette... pourvu que je ne casse pas mon pot au lait!.. Voyons le chiffre... (Elle ouvre le billet.) Tiens, c'est une lettre... (Elle lit.) « Les comptes n'étant pas arrêtés, ils le seront ce soir.. venez, à cinq heures, au bureau, boulevard des Italiens, numéro 10, nous réglerons. » (Très-désappointée.) Oh! que c'est contrariant... quand on s'attend à quelque chose... et puis c'est très-ennuyeux d'aller à ce bureau... au milieu des commis...

(Relisant la lettre.) « Boulevard des Italiens. » Il me semblait que c'était rue de Grammont... Oh! n'importe, car je n'irai pas... non... non... je vais lui écrire un petit mot anonyme, comme quand je lui donne un ordre. (Elle écrit à la table.) « Il ne serait pas prudent que je me rendisse à votre bureau... »

SCÈNE XIII.

PIERRE, EMMA.

PIERRE, venant de la salle à manger, très-vivement.

Madame a sonné?

EMMA, surprise.

Pas du tout... allons! vous m'avez fait tromper, il faut que je recommence. (Elle met de côté la lettre commencée et en écrit une autre.)

PIERRE, à part.

Comme j'ai à sortir pour moi, il n'y aura pas de commissions...

EMMA, en achevant sa lettre.

Ah! puisque vous voilà, vous allez porter cette lettre à son adresse.

PIERRE, à part.

Ce n'est pas malheureux!... je vais enfin savoir ce qu'on fait là-bas.

EMMA, lui remettant la lettre.

Tenez... (Ecoutant.) Quelqu'un!..

PIERRE, regardant à droite.

C'est monsieur.

EMMA, lui indiquant la porte de gauche.

Eh! bien... passez par là... et allez... vite... vite... vite!...

SCÈNE XIV.

EMMA, DURANTEL.

DURANTEL, entrant par la droite, sans voir Emma, après avoir posé son chapeau sur le bureau; à lui-même.

Une cause comme celle-là... perdue par ma faute! c'est honteux!.. c'est à ne plus se montrer au Palais!

EMMA.*

Et pourquoi donc?

DURANTEL.

Pourquoi? parce que la cause de cette jeune femme était bonne, morale, excellente!.. et que j'ai compromis ses intérêts par ma négligence!

EMMA, avec beaucoup d'intérêt.

Mais où donc as-tu appris?

DURANTEL.

Là... en bas... sur le seuil de la porte, je sortais avec Martinon... nous allions ensemble à la B... à notre rendez-vous, et là, je suis abordé par le père de madame Duplessis, ma cliente...

EMMA.

Eh bien?

DURANTEL.

Ce pauvre homme était tout en larmes, il sortait du tribunal... du tribunal où je courais, où j'aurais dû être... et il venait m'apprendre le résultat... « Ruinés, monsieur, nous sommes ruinés! » m'a-t-il dit en se jetant dans mes bras!.. je m'attendais à des reproches, à des injures méritées, et rien, rien... que des sanglots, qui lui coupaient la parole et l'empêchaient de me dire les considérants du jugement, que je lui demandais.

EMMA.

Il fallait donc remonter avec lui.

DURANTEL. **

Bah! est-ce que je savais si j'étais chez moi ou dans la rue?... cependant Martinon était là, me montrant l'heure au cadran de la Bourse, et voulant m'entraîner pour notre affaire... pour son affaire...

EMMA.

Il fallait le congédier.

DURANTEL.

C'est pardieu bien ce que j'ai fait... (à lui-même) et il y est allé seul... et il va me liquider, m'exécuter, m'assassiner...

EMMA.

Mais tu ne dis pas...

* Durantel, Emma.
** Emma, Durantel,

DURANTEL.

Ce que je suis devenu avec le père de ma cliente?.. oh! c'est que j'ai la tête!...

EMMA.

Voyons, remets-toi.

DURANTEL.

Eh bien! quand les premiers élans de son désespoir se furent un peu calmés, je pus démêler que tout n'était pas encore perdu.

EMMA.

Ah! tant mieux.

DURANTEL.

Oui, mais pour cela, il faut obtenir, dès demain, un référé, sans quoi, le jugement devient exécutoire et le mal est sans remède.

EMMA.

Eh bien! que vas-tu faire?

DURANTEL.

Je vais travailler.

EMMA, avec beaucoup d'empressement.

Veux-tu que je t'aide?

DURANTEL.

Je veux bien, car il va falloir débrouiller ce fatras de pièces que le cher homme vient de me remettre; pièces que j'avais eu la négligence de ne pas me faire communiquer, et dans lesquelles je dois évidemment trouver notre salut.

EMMA.

Eh bien! voyons... à l'ouvrage...

DURANTEL.

A l'ouvrage!.. (A part, pendant qu'Emma prépare la table et les papiers qu'elle a pris des mains de Durantel.) Deux heures et demie! qu'aura-t-il fait là-bas?

EMMA.

Quand tu voudras... (Elle pose le chapeau de Durantel sur une chaise au fond, à droite.)

DURANTEL, revenant à lui.

Hein? ah! oui... voilà.

EMMA, à part, regardant la pendule et prenant une chaise qui est dans le coin de la cheminée, à droite.

Monsieur Martinon aura-t-il reçu ma lettre?

DURANTEL, assis au bureau.

Je croyais que tu m'aidais...

EMMA, apportant sa chaise, s'assied en face de lui, entre la fenêtre et le bureau.

Voilà! voilà!..

DURANTEL, lui remettant une pièce du dossier.

Tiens... lis ça... tu me feras un sommaire... mais prends garde de t'embrouiller... c'est la filiation... il y a des enfants de trois lits différents... c'est inouï!..

EMMA, prenant les pièces et se mettant à l'ouvrage avec beaucoup de cœur.

Nous passerons la nuit s'il le faut... Pauvres gens!

DURANTEL, feuilletant le dossier.

Non!... je ne peux pas. (Avec désespoir, à lui-même.) Je regarde sans lire... je lis sans comprendre... voilà trois fois que je recommence le même paragraphe!..

EMMA.

Qu'as-tu donc?

DURANTEL.

Oh!.. rien... rien...

EMMA, lui prenant la main.

Tu as les mains bien chaudes.

DURANTEL, à lui-même.

J'ai la fièvre!

EMMA, se levant.

Un peu d'eau de Cologne sur ton front... veux-tu?

DURANTEL.

C'est inutile, va; je vais m'y remettre... cherche-moi donc l'article 71 du Code civil.

EMMA, feuilletant le Code avec empressement.

Oui, mon ami, soixante-et-onze.

DURANTEL.

Dépêche-toi!

EMMA, après avoir cherché.

Voilà (lisant) titre V: des bourses de commerce, agents de change et courtiers... (Elle lui présente le livre ouvert.)

DURANTEL.

Hein? quoi? qu'est-ce encore?

EMMA, regardant le Code.

Non... non... je me trompe... c'est du Code de commerce.

DURANTEL, lui prenant le livre des mains un peu brusquement et se levant.

Donne. (Il le feuillette.) Qu'est-ce que je cherche? je ne le sais plus moi-même... mes idées m'échappent... oh! c'est impossible... je ne peux pas travailler, je ne serai jamais prêt demain!.. (Il jette le Code sur la table.)

EMMA, inquiète, et s'agitant autour de Durantel.*

Qu'est-ce qu'il a donc?

DURANTEL.

Et puis, c'est ta faute, à toi!... Tu vas, tu viens, avec une robe de soie et des bottines qui crient... tu me proposes de l'eau de Cologne... (Éclatant.) Dieu, que je suis malheureux! (Il se rasied.)

EMMA.

Oh! mon ami, tu es bien mal disposé... Ordinairement...

DURANTEL.

Eh bien, ordinairement, j'ai tort.

EMMA.

Si je te gêne, je te laisse... (Elle va sonner au fond, puis revenant.) Je renonçais, pour travailler avec toi, au plaisir d'aller entendre de la musique religieuse, interprétée par les meilleurs artistes de l'Opéra, mais, puisque mes soins t'importunent, je m'en vais.

DURANTEL.

Dans ce costume? avec des falbalas jusqu'à la ceinture?...

EMMA.

Sans doute. (A sa femme de chambre qui paraît à la petite porte de droite.) Mon mantelet, mon chapeau. (La femme de chambre sort.)

DURANTEL.

Eh bien! je t'avouerai que je trouve souverainement ridicule que dans notre position de fortune...

EMMA.

Tu deviens bien sévère!

* Emma, Durantel.

DURANTEL.

Autrefois, la soie, le velours, les plumes, étaient choses de luxe... nos grand'mères avaient une robe...

EMMA.

Qui servait encore à leurs petites-filles. (La femme de chambre apporte le mantelet et le chapeau d'Emma, les pose sur un fauteuil au fond, et sort.)

DURANTEL.

Mais aujourd'hui, c'est bien différent! Le volant règne en maître, la robe de soie se prolonge en queue et balaye la poussière des trottoirs!

EMMA, qui a mis son chapeau pendant ce temps.

Est-ce tout?

DURANTEL.

Non.... Et le chapeau.... autrefois le chapeau abritait le visage.

EMMA.

Oui, on avait la figure au fond d'un corridor.

DURANTEL.

Aujourd'hui, le chapeau n'est plus qu'un prétexte à rubans et à fleurs... et, grâce à toutes ces modes excentriques, bien plus faites pour servir d'enseignes que de simple parure, la femme la plus chaste se fait si parfaitement semblable à ces créatures déchues dont elle copie les allures, que l'homme le plus exercé aurait grand'peine à dire, en les voyant passer, confondues : « Voilà la femme honnête, et voilà celle qui ne l'est pas. »

EMMA.

Adieu!

PIERRE, annonçant, à droite.

Monsieur Martinon!

SCÈNE XV.

EMMA, MARTINON, DURANTEL.

EMMA, à part.

Je vais savoir...

DURANTEL, à part.

Enfin!...

MARTINON, de même, en riant.

La hausse et la baisse ensemble!... comment faire?...

DURANTEL, très-embarrassé.

Eh bien! où en sommes-nous? cette affaire?

MARTINON, hésitant.

Oh! mon Dieu, je ne m'en suis pas du tout occupé... vous comprenez... sans vous...

DURANTEL.

Comment?

MARTINON.

Non... je viens de la Bourse... qui a été fort agitée.

EMMA, jouant l'indifférence.

Vraiment?

DURANTEL, à part.

Nous y voilà!...

EMMA.

Agitée?... dans quel sens?

MARTINON, à part.

Si je dis la vérité, il va se trahir.

DURANTEL.

Beaucoup d'affaires?...

MARTINON.

Oh! mon Dieu... vous pouvez en juger par vous-même. (Prenant son carnet.) Voyez... (A part.) Une vieille cote, à la baisse. (Il la lui donne.)

EMMA, s'approchant tout doucement.

Voilà donc ce qui met tant de gens en émoi tous les jours... de quatre à cinq heures... la cote officielle... le cours authentique.

MARTINON.

Voici un second exemplaire. (Il en donne un autre à Emma, à part.) Le véritable... pour elle, c'est sans danger.

EMMA.

Voyons?

DURANTEL, à part, examinant la cote.

Vivat! une baisse formidable!

EMMA, à part, de même.

Victoire! une hausse magnifique... (Haut.) Messieurs, je vous laisse... Je vais faire quelques emplettes...* (Allant à son mari.) pour toi... pour moi... (Bas.) pour faire la paix. (Haut, d'un ton câlin.) Tu permets, mon ami?

DURANTEL.

Allons, voyons, si ça te fait tant de plaisir.

EMMA.

Bien vrai?

DURANTEL.

Va... et tout ce que tu feras sera bien fait. (A part.) Quel coup de fortune!

EMMA.

Je ne te reconnais plus.

MARTINON, à part.

La vieille cote produit son effet.

DURANTEL.

Eh! mon Dieu, si parfois je me montre un peu sévère, il ne faut pas toujours prendre tout ce que je te dis à la lettre : un avocat plaide plutôt qu'il ne parle... la période commencée l'entraîne, et il ne fait pas métier de penser absolument tout ce qu'il dit.

MARTINON.

Heureusement!

DURANTEL.

Moi, d'abord, voilà mon principe.

MARTINON.

Il va encore plaider.

DURANTEL.

On n'a réellement de fortune que la fortune que l'on dépense;

* Martinon, Emma, Durantel.

un clairvoyant qui ferme les yeux, est aveugle; celui qui entend, mais qui se bouche les oreilles, est sourd; celui qui est riche, et qui ne dépense pas son revenu, est pauvre!

EMMA.

Bien dit!

DURANTEL.

Et quand j'ai dans mon secrétaire un joli sac, au ventre rebondi, je n'y puise pas de fois sans lui dire mon refrain : «Mon argent, fais-moi plaisir!»

EMMA.

Refrain charmant, que je vais chanter dans quelques magasins!...

DURANTEL, à part, en considérant la cote avec joie.

C'était écrit! c'était prévu!

MARTINON, bas, à Emma.

J'ai reçu votre lettre.

EMMA, bas, à Martinon.

Eh bien?

MARTINON, bas, à Emma.

Je reviendrai.

EMMA, haut, à son mari, et avec un signe d'intelligence à Martinon.

Au revoir!

DURANTEL.

Au revoir! (Emma sort par la droite.)

SCÈNE XVI.

MARTINON, DURANTEL, puis PIERRE.

DURANTEL, dans l'ivresse.

Ah! mon cher ami, ma joie déborde!... Si Emma était restée ici une minute de plus, je lui disais tout!

MARTINON.

Imprudent!

DURANTEL.

Mais vous n'avez donc rien là... cœur de marbre !... il vous est donc possible de perdre sans désespoir et de gagner sans ivresse ?...

MARTINON.

Comment, gagner ?

DURANTEL, inquiet.

Ah çà ! j'espère que vous ne m'avez pas liquidé !

MARTINON.

Je ne vous ai pas liquidé du tout... (A part.) Ah ! ma foi, tant pis, il faut absolument que je lui dise...

DURANTEL.

Eh bien, alors... D'après cette cote !...

MARTINON, la regardant et feignant l'étonnement.

Ah ! mon Dieu... je me suis trompé, elle a huit jours de date. (Il lui en donne une autre.) On a monté dans des proportions fabuleuses.

DURANTEL, stupéfait.

On a monté ? (Avec indignation.) Ah çà ! il y a donc eu de de bonnes nouvelles ?...

MARTINON, avec une résignation comique.

Hélas ! oui.

DURANTEL.

C'est déplorable ! c'est affreux !... Mais alors, au lieu de gagner, je suis en perte... et vous ne m'avez pas liquidé ?

MARTINON.

Sans ordre ?... Je vous ai fait reporter, et j'espère que le mois prochain...

DURANTEL. *

Reporter... le mois prochain !.. quand je me figurais... le mois prochain !.. vous croyez que je vais passer trente nuits et trente jours avec cette affreuse anxiété ? comptant sur les hasards, sur les chances du lendemain ?...

MARTINON.

Mais, tout à l'heure... quand vous croyiez à la baisse, vous ne disiez pas....

* Durantel, Martinon.

DURANTEL.

Non, non !.. l'exemple m'a fait perdre un instant la raison... mais, je reviens à moi, je me possède... c'est une leçon... combien est-ce ?

MARTINON.

Eh ! malheureux... vingt mille francs peut-être, si vous réalisez votre perte !

DURANTEL.

Vingt mille francs !.. la leçon est rude.

MARTINON, après un silence.

Oui... mais en vous faisant longtemps reporter....

DURANTEL. *

Ta, ta, ta ! comme les gens qui gardent une voiture à l'heure pendant un mois, parce qu'ils ne peuvent pas la payer à la fin de la journée ! non, je réalise ma perte, comme vous dites.... La succession Duriveau y passera s'il le faut; mais, au moins, ce soir, je pourrai rentrer ici sans regret, sans inquiétude... m'asseoir là, à mon bureau, et passer toute la nuit, en compagnie de mes chères paperasses, de ma lampe et de mon code... je pourrai faire mon devoir.... Venez, Martinon, venez !...

MARTINON, assis au fond, à gauche de la cheminée.

Où ça ?

DURANTEL.

A la Bourse. (Il sonne à son bureau.)

MARTINON.

Mais, mon bon, la Bourse est fermée.

DURANTEL.

Ah ! oui, c'est vrai, le temple est fermé. Mais n'avons-nous pas le passage de l'Opéra... la coulisse ? Courons-y. (A Pierre qui entre.) Pierre, une voiture... (Pierre sort.) Là aussi, on fait des affaires.... Là aussi, on se ruine et l'on s'enrichit... on vend ce que l'on n'a jamais eu, on achète ce qu'on n'acquerra jamais !.. et là, c'est le matin, c'est avant ou après dîner, pour ceux qui dînent... c'est toujours !.. entre un grog et une bouffée de tabac... entre une averse qui détrempe le macadam et un rayon de soleil qui le sèche... on a le temps de faire et de défaire trois fois sa fortune.

* Martinon, Durantel.

MARTINON, se levant.

Ce que c'est que d'être à la baisse !

PIERRE, au fond.

La voiture est avancée.

DURANTEL.

Marchons ! — (A Pierre.) Mon chapeau ! (A Martinon.) Voyez-vous, mon cher, quand on a commis une faute... (A Pierre, qui a pris le chapeau de Durantel sur la chaise où il était placé et qui le tient en pensant à autre chose.) Donnez donc ! (A Martinon.) Quand on a commis une faute, il y a une porte à laquelle il ne faut pas craindre de frapper... elle est toujours ouverte.

MARTINON.

Quelle porte ?

DURANTEL.

Celle où la Providence a écrit le mot : *Repentir !* (Ils sortent tous deux par le fond, à droite.)

PIERRE, seul.

J'aurais peut-être mieux fait de me mettre à la hausse !

(Il sort par la porte de la salle à manger.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, seul, venant de la salle à manger. Il descend tristement jusqu'à la rampe, portant deux vases pleins de fleurs.

Je suis abruti!... je ne sais plus ce que je fais... Tout à l'heure, en mettant de l'eau dans ces vases, je m'en allais et je laissais la fontaine ouverte!... (Cherchant à reprendre le fil de ses idées.) Voyons donc, cependant : de deux cent cinquante-six francs soixante, ôtez trois cent quatre-vingt-dix-sept francs, vingt-cinq centimes... Non... il ne reste rien!... Ce vieux caissier avait raison, derrière son grillage... (Avec amertume et montrant les fleurs qu'il porte.) Et madame envoie des fleurs.... des fleurs pour la cheminée... des fleurs pour la jardinière!... Les maîtres ont des inventions!... (Il pose les vases sur la cheminée.) Je crois, décidément, que j'avouerai tout à monsieur... Lui qui défend souvent des criminels, il sait ce que c'est que les passions... Je lui dirai que j'ai été entraîné... que j'ai tout perdu... et même davantage... qu'il faut qu'il m'augmente... et qu'il ait la bonté de me donner une année d'avance sur mes gages, pour payer mes différences... C'est une dette d'honneur.... Ah c'est lui!...

(Il rentre dans la salle à manger.)

SCÈNE II.

DURANTEL, puis PIERRE.

DURANTEL, entrant très-vivement par le fond, à droite. A lui-même.

C'est une affaire faite... j'ai réalisé ma perte... La roue de la fortune m'avait pris par les pans de mon habit... je les lui ai laissés, je suis en veste!... (Il pose son chapeau sur le piano.) J'ai donné à Martinon les vingt mille francs Duriveau... Ça me fait l'effet d'une saignée... Je respire!... Pour réparer cette brèche... eh

bien ! je ferai des économies, je travaillerai... à l'ouvrage !... (Il se met à sa table.) Cette pauvre madame Duplessis !... Oh ! maintenant... j'ai la tête libre de tout souci, je réponds de son affaire.

PIERRE, à part, rentrant avec une jardinière pleine de fleurs.

Il a l'air d'être de bonne humeur. (Il met la jardinière sur le piano.)

DURANTEL, à lui-même, feuilletant ses papiers.

Ah! comme nous allons réformer la maison, madame ma femme!... D'abord je change toute notre argenterie... contre du Ruolz... Le couvert d'argent est un préjugé à filets; secundo, je prouve à Emma que le strass est de beaucoup préférable au diamant, et nous allons chez Bourguignon... Second échange.

PIERRE, à part, près de la cheminée.

Il faut pourtant que je lui dise...

DURANTEL.

Tertio, nous déménagerons; quarto, je mets tous mes gens à la porte... Pierre est un assez mauvais domestique...Une femme nous suffira... Je m'en vais les prévenir. (Il sonne.)

PIERRE, qui a passé derrière lui, se trouve à droite.

Monsieur ?

DURANTEL. *

Ah ! vous étiez là ?

PIERRE.

J'arrangeais ces fleurs.

DURANTEL.

Quelles fleurs ?... Des fleurs ?... Pourquoi des fleurs ?

PIERRE, d'un ton de blâme.

Mon Dieu, monsieur, c'est madame qui s'est imaginé d'envoyer ça du marché de la Madeleine.

DURANTEL, à lui-même.

Toujours des dépenses inutiles ! (Haut.) Pour combien y en avait-il ?

PIERRE, distrait, d'un ton piteux.

Deux cent cinquante-six francs soixante.

* Durantel, *assis*, Pierre.

DURANTEL, se levant.

Comment !

PIERRE, s'apercevant de son erreur.

Ah ! non... je pensais... c'était payé, monsieur.

DURANTEL.

C'est bon !... c'est bien... Pierre, mon garçon, j'ai à vous parler.

PIERRE.

Tiens ! moi aussi, je voulais dire à monsieur...

DURANTEL.

Quoi ?

PIERRE, s'appuyant avec embarras sur la chaise qui est restée entre la fenêtre et le bureau.

Mon Dieu, monsieur, je suis bien embarrassé pour vous apprendre...

DURANTEL.

Est-ce que vous voudriez nous quitter, par hasard ?

PIERRE, pleurant presque.

Non, monsieur... bien au contraire.

DURANTEL.

Des larmes ! Est-ce que vous avez perdu quelqu'un ?

PIERRE, avec une indifférence très-marquée.

Oh ! non, monsieur.

DURANTEL.

Quoi donc, alors ?

PIERRE, pleurant.

Quelque chose !

DURANTEL.

Comment ?

PIERRE, sanglotant.

Mes économies de trois ans, monsieur !...

DURANTEL.

Que je vous avais fait mettre à la caisse d'épargne ?

PIERRE.

Dame ! monsieur, la caisse ne donne que quatre pour cent... J'ai voulu faire un peu suer mon capital, comme on dit... et alors...

DURANTEL.

Ce qui vous arrive est d'autant plus fâcheux, mon garçon, que, par suite de circonstances... que je ne peux pas vous dire... il faut, à mon grand regret, que vous cherchiez une autre place.

PIERRE.

Ah! monsieur!... moi qui voulais demander à monsieur de l'augmentation...

DURANTEL.

De l'augmentation?

PIERRE.

Tout est si cher aujourd'hui!

DURANTEL.

Cela se trouve mal.

PIERRE.

Monsieur me met sur le pavé?

DURANTEL.

Vous avez huit jours.

PIERRE, sanglotant.

Ah! monsieur, monsieur... Il arrivera un grand malheur!... (Il sort par la droite.)

SCÈNE III.

DURANTEL, seul.

Encore un!... Mais celui-là n'a pas mon excuse : il n'a pas tous ces besoins factices, il n'a pas une femme qui l'a entraîné... Oh! n'importe... il ne s'agit pas ici de récriminer... il s'agit de réparer... Voyons, du papier... une plume... Le plus difficile est de commencer... (Trouvant la lettre commencée par Emma.) Quel désordre!... Qu'est-ce que c'est que ça? Une lettre? (Lisant.) « Il ne serait pas prudent que je me rendisse à votre bureau...» Mais ces deux lignes sont de l'écriture d'Emma... A qui donc peut-elle écrire?... (Relisant.) « Il ne serait pas prudent... »

SCÈNE IV.

DURANTEL, LAURE.

PIERRE, entr'ouvrant la porte de droite.

Monsieur, c'est madame Martinon qui voudrait vous parler...

DURANTEL, avec humeur.

J'ai à travailler... Je n'y suis pour personne.

LAURE, entrant.

Oh! vous y êtes pour moi. (Pierre se retire.) D'abord, ce n'est pas une visite que je viens vous faire, c'est une consultation que je viens vous demander. *

DURANTEL, impatienté.

Quelque affaire de juge de paix... Une cheminée qui fume, n'est-ce pas?

LAURE.

Mieux que ça; un mari qui me trompe!

DURANTEL, se levant.

Comment!

LAURE.

Emma ne vous a donc pas dit?...

DURANTEL.

Quoi?

LAURE.

Ce que je lui ai raconté et ce qui me ramène?

DURANTEL.

Non.

LAURE.

Il y a une heure, je n'en avais que la conviction; maintenant, cher monsieur, j'en ai la preuve écrite.

DURANTEL.

Une lettre?

LAURE.

Malheureusement anonyme.

* Laure, Durantel.

DURANTEL.

Mais, pour entamer un procès, vous soupçonnez quelqu'un, vous avez reconnu sans doute?...

LAURE, en riant.

L'écriture d'une amie?... Est-ce que c'est possible avec cette stupide écriture anglaise que toutes les femmes ont aujourd'hui... Sotte écriture, où tous les mots ont la même apparence, où *je vous hais*, ressemble à *je vous aime*... c'est insupportable.

DURANTEL.

Eh bien! alors, que voulez-vous?

SCÈNE V.

LAURE, DURANTEL, PIERRE.

PIERRE, entr'ouvrant la porte à droite, n'osant pas entrer.

Pardon, monsieur...

DURANTEL.

Qu'y a-t-il?... je ne veux pas qu'on me dérange. (Laure, impatientée, va s'asseoir à gauche, auprès du piano.)

PIERRE.

Monsieur, ce n'est pas moi... c'est un bureau et un piano qu'on apporte de la part de madame.

DURANTEL.

Un bureau!

PIERRE.

Oui, monsieur, en palissandre... Voilà la facture acquittée.

DURANTEL.

Et un piano?

PIERRE.

Oui, monsieur, à queue.

DURANTEL.

Que cet instrument n'entre pas ici... qu'on le mette chez le voisin... Oh! non... à la cave... à la cuisine...

PIERRE.

Voilà aussi la facture acquittée.

DURANTEL.

Encore!

PIERRE, à part.

Je vas le faire mettre à la cuisine... Qu'est-ce que ça me fait, maintenant? (Il sort par la droite.)

SCÈNE VI.

LAURE, DURANTEL.

DURANTEL, à lui-même.

Elle a perdu la raison, en vérité!...

LAURE.

Eh bien! que me conseillez-vous? (Elle se lève.)

DURANTEL.

Voulez-vous que je vous dise franchement mon opinion?

LAURE.

Oui, si vous êtes de mon avis.

DURANTEL.

Ne plaidez pas... ne donnez pas à vos amis et à vos ennemis ce spectacle gratis de vos misères... Faites mauvais ménage si vous ne pouvez pas faire autrement... mais ne plaidez pas!... Quoi de plus triste, en vérité, que ces procès en séparation, où la femme dit au mari : « Je ne vous aime plus; » où le mari, pour une question de dot à rendre, dit à la femme : « Je vous aime encore! » où l'avocat de monsieur et celui de madame, divisant en deux parts égales ces deux existences d'époux qui devraient n'en faire qu'une, remontent jour par jour dans leur vie, dressent le bilan de leur amour et de leur antipathie, puis viennent étaler à la barre d'un tribunal toutes ces friperies du passé! Si peu qu'on s'aime, après quelques années de mariage, on a toujours commencé par s'adorer; et l'on en produira la preuve : des lettres précieusement attachées jadis avec une faveur rose, mais oubliées maintenant au fond d'un tiroir poudreux. Lecture des billets passionnés du mari et des réponses langoureuses de la femme... et deux orateurs patentés descendront des hauteurs de la tribune et de la politique peut-être, pour prouver à un tribunal somnolent que madame a appelé monsieur *mon chéri!* le 6 janvier 1851, tandis que monsieur répondait à madame : *ma colombe!* le 10 mars de la même année. On se moquera de vous... le tribunal vous séparera... ou ne vous séparera pas, et vous

aurez à payer, outre les frais, vingt ou trente mille francs d'éloquence inutile et d'injures parlementaires!... Maintenant, plaidez si bon vous semble...-j'ai fait mon devoir d'ami...

LAURE.

Cela vous est facile à dire... Vous autres hommes, on vous insulte, vous vous battez... mais nous...

DURANTEL.

Oui, nous avons ce privilége; nous avons le droit de nous couper la gorge selon les règles de l'art... car cela s'apprend, comme on apprend à danser.

LAURE.

N'importe! on se venge!

DURANTEL.

Mais, il nous faut prendre deux témoins... Quatre témoins qui se font les échos de nos tristes secrets... la nouvelle s'imprime dans les journaux, qui laissent habilement voir les noms propres sous des initiales bien transparentes, et nous arrivons ainsi à un scandale qui ne répare rien si la femme est coupable, mais qui fait douter de son honneur, alors même qu'elle est innocente.

LAURE.

Ah çà! dites-moi, décidément, acceptez-vous, oui ou non, mon affaire?

DURANTEL.

Décidément... non!

LAURE, résolûment.

Je vais aller chez un avocat ayant eu des accidents conjugaux... il y en a?

DURANTEL.

Certainement!

LAURE.

Celui-là me comprendra! (Elle remonte pour sortir.)

DURANTEL, à lui-même.*

Plaider... contre un ami... sur des indices aussi légers...

LAURE, revenant.

Légers!

* Durantel, Laure.

DURANTEL.

Une lettre sans signature.

LAURE.

Dont voici le texte... J'en ai pris copie pour les besoins de la cause.

DURANTEL.

Mais, l'original?

LAURE.

Je l'ai laissé arriver à destination pour que rien ne trahît ma découverte... Écoutez.

DURANTEL, avec résignation.

Pour vous détourner de votre projet... si c'est possible.

LAURE, lisant.

« Il ne serait pas prudent que je me rendisse à votre bu-
» reau. »

DURANTEL, à lui-même.

Que signifie?... Cette phrase!...

LAURE, interrompant sa lecture.

Bureau?.. c'est-à-dire l'appartement de monsieur de Méricourt... son ami... son confident.

DURANTEL, très-ému.

Ensuite, madame, ensuite?

LAURE.

Attendez donc. (Continuant.) « Mon mari, qui ne se doute de
» rien, pourrait ainsi tout découvrir. »

DURANTEL.

Après?

LAURE.

« Venez, je serai chez moi, de cinq à six, et probablement
» seule. » Est-ce clair?

DURANTEL, à lui-même.

Oh! c'est impossible.

LAURE, se fâchant presque.

Mais, quand je vous dis que j'ai copié mot pour mot!

DURANTEL. *

Donnez, madame, donnez que je lise moi-même.... (Il lui prend la lettre des mains et il va à son bureau pour comparer les deux lettres.)

LAURE.

A la bonne heure, au moins... voilà que vous vous enflammez.

DURANTEL, comparant les deux lettres.

C'est bien cela. — Le lâche !

LAURE.

Allez, nous mènerons l'affaire rondement... et surtout pas de pitié !...

DURANTEL.

Oh ! non...

LAURE.

Ni pour la femme... ni pour son mari.

DURANTEL.

Hein ?

LAURE.

Mari complaisant... j'en suis sûre... Georges Dandin de bonne volonté !

DURANTEL, à lui-même.

Oh ! mon Dieu !.. mon Dieu !

LAURE.

Mais, il ne faut pas perdre une minute.

DURANTEL.

Non !... non !...

LAURE.

Je m'en vais chez mon avoué, pour qu'il s'entende avec vous. —Vous le connaissez?—c'est lui qui a fait mon mariage... il nous aidera à le défaire.

DURANTEL.

Non !... attendez !... j'y vais moi-même. (A part.) Oui... c'est cela... l'infâme! Oh ! si je peux le rejoindre !.. (Il va prendre son chapeau sur le piano.)

* Laure, Durantel.

LAURE.

Eh bien !.. c'est ça... allez... c'est convenu... moi, je vous attends ici.

DURANTEL, voyant entrer Emma.

Emma !...

SCÈNE VII.

DURANTEL, LAURE, EMMA.

EMMA, entrant par la droite.

C'est fait, mon ami, j'ai dévalisé tous les magasins !... Eh bien, ton bureau, comment le trouves-tu ?... et mon piano, où donc est-il ? (A Laure.)* Tu ne me diras plus que j'ai une épinette. (A Durantel.) Est-ce qu'on ne l'a pas apporté ?

DURANTEL.

Si fait !

EMMA.

N'est-ce pas qu'il est superbe ?

DURANTEL.

Superbe !

EMMA.

Et bon ! huit octaves et demi ! (Voyant que Durantel a son chapeau à la main.) Mais tu allais donc sortir ?...

DURANTEL, remontant.

Oui... oui... une affaire...

EMMA. **

Quoi donc?... un procès?... nouveau ?... Ah! d'abord, tu sais que tu me dis tout.

DURANTEL.

Oh ! c'est si peu de chose !

LAURE, se récriant.

Comment, peu de chose !...

DURANTEL.

C'est un roman vieux comme le monde... C'est l'histoire de chaque jour.

* Durantel, Emma, Laure.

** Emma, Durantel, Laure.

EMMA.

C'est la plus intéressante.

DURANTEL.

Une jeune femme, comme il y en a tant, qui, égarée par cette fièvre du luxe, entraînée dans cette lutte du diamant et de la dentelle, lancée sur cette pente rapide du bois de rose et du meuble de Boule!...

LAURE.

Vous savez donc ?...

DURANTEL.

Moi ?.. non... du tout... je suppose... mais il n'y a pas un instant à perdre... n'est-ce pas, madame ? et je vais... (A part.)* Oh ! il y a là-dessous quelque piége infernal ! Emma coupable ! non, non, c'est impossible... Mais lui... oh ! je le trouverai... je le trouverai ! (Il sort précipitamment par la droite. Emma ôte son mantelet et son chapeau pendant ce temps.)

SCÈNE VIII.

EMMA, LAURE.

EMMA, regardant sortir Durantel.

Mon Dieu ! qu'a donc mon mari ? je ne l'ai jamais vu aussi ému... aussi agité !...

LAURE, allant s'asseoir à droite, près du bureau.

C'est qu'en vérité, c'est révoltant... et je lui sais bon gré de son indignation... une femme du monde, sans doute... une de mes amies, peut-être !...

EMMA.

Mais de quoi donc s'agit-il ?

LAURE.

Je ne te l'ai pas dit ?.. de mon affaire.

EMMA.

Ce n'est pas possible !...

LAURE.

Oh ! toi, tu ne peux pas croire à ces choses-là... mais tiens, lis... (Elle lui donne la lettre qu'elle a apportée.)

* Emma, Laure, Durantel.

EMMA.

Voyons ?.. (Très-étonnée.) Ma lettre !

LAURE.

Comment, ta lettre ?

EMMA.

Sans doute... une lettre que j'ai écrite, aujourd'hui même, à ton mari.

LAURE.

Je ne comprends pas.

EMMA, très-émue.

Oh ! mais moi... je comprends... et c'est affreux !.. Je comprends ce que tu supposes... je comprends que ma conduite blâmable, peut-être, fait que l'on m'accuse, non pas d'une imprudence... mais d'un crime !

LAURE.

Explique-moi...

EMMA.

Écoute, Laure... monsieur Martinon va venir.

LAURE.

Lui !

EMMA, lui indiquant la salle à manger.

Entre là... et de la conversation que tu vas entendre il résultera : ou que tu auras le droit de me mépriser, comme une infâme ! ou que j'aurai le droit si doux de te pardonner tes soupçons.

PIERRE, de la porte de droite.

Monsieur Martinon demande si madame est visible.

EMMA, très-vivement.

Dites que je recevrai monsieur Martinon avec plaisir.

(Pierre sort.)

LAURE.

Mais, ma chère enfant, dis-moi simplement la vérité, et je t'assure...

EMMA.

Non... non... dans le premier moment, sans doute, tu ajouterais foi à mes paroles... mais un soupçon renaîtrait bien vite dans ton esprit... dans celui de mon mari, auquel il faut que tu puisses attester... (Écoutant.) Le voici... va !

LAURE.

Tu le veux?

EMMA, faisant passer Laure.

Je te le demande en grâce!

(Laure entre dans la salle à manger.)

SCÈNE IX.

EMMA, puis MARTINON.

EMMA, seule.

Oh! comme mon cœur bat! (Elle vient s'appuyer à un fauteuil qui est auprès du piano.)

PIERRE, annonçant.

Monsieur Martinon!

EMMA.

Faites entrer.

MARTINON, entrant de la droite. A part.

Seule... On m'attendait... (Saluant.) Madame...

EMMA, très-émue.

Je vous demande bien pardon de n'avoir pu accepter le rendez-vous que vous m'aviez donné, monsieur; mais j'ai pensé qu'il était plus convenable...

MARTINON, à part.

Se serait-elle doutée?...

EMMA.

Asseyez-vous donc. (Martinon va chercher une petite chaise au fond, à gauche. Elle lui indique une place auprès d'elle.) Là, je vous prie. (Elle s'assied dans le fauteuil, près du piano.)

MARTINON, à part.

Perfide comme l'onde... Shakespeare l'a dit... mais, je sais nager. (Il s'assied.)

EMMA.

Je vous ai sans doute dérangé... Vous aurez probablement négligé vos propres affaires pour être exact?

MARTINON.

Nullement... si ce n'est une rentrée... vingt mille francs, que je viens de recevoir de votre... (se reprenant) d'un client...

EMMA, avec intérêt.

Qui les perd?

MARTINON.

Justement... et je les ai là sur moi... tandis que régulièrement, j'aurais dû les faire encaisser... mais, dans mon empressement...

EMMA, l'interrompant.

Voyons, monsieur Martinon, nous sommes seuls; il faut que je vous fasse un aveu.

MARTINON.

Je vous écoute... (A part.) Où allons-nous?

EMMA, très-haut et très-posément, de façon à être entendue de Laure.

Il y a aujourd'hui quinze jours que, pour la première fois, à l'Opéra, je vous fis la confidence que j'avais une envie extrême de tenter la fortune à la Bourse...

MARTINON.

En effet.

EMMA.

Et vous eûtes la complaisance de vouloir bien vous charger secrètement de mes ordres... Mon mari ne s'est douté de rien jusqu'à ce jour; mais, franchement, cette situation de cachotteries continuelles m'est insupportable, et, ce soir, je veux tout lui dire...

MARTINON, à part.

Je suis engagé dans les roseaux!...

EMMA, tirant de sa poche un petit portefeuille.

Et j'espère bien que lorsque je lui mettrai sous les yeux ce compte exact de toutes nos opérations...

MARTINON, à part.

Je me noierai!

EMMA.

Et qu'il verra qu'il en résulte un solde... (hésitant) créditeur... C'est le mot, n'est-ce pas?

MARTINON.

Oui, madame, c'est le mot. (A part.) Je donnerais cinq cents francs!...

EMMA.

Un solde créditeur de... (Cherchant dans son portefeuille.)

MARTINON, avec inquiétude.

De?...

EMMA.

De vingt et un mille francs et quelques centimes...

MARTINON, stupéfait.

Je suis noyé!

EMMA.

Je n'aurai rien à redouter de sa colère. (Lui présentant son carnet.) Voilà, monsieur, comptez, je vous prie.

MARTINON, s'efforçant de sourire.

Compter?... Entre nous, à quoi bon?

EMMA.

Si fait, monsieur, je pourrais m'être trompée à votre désavantage... au mien peut-être...

MARTINON, debout.

Au vôtre?... (A part.) Ah! c'est trop fort!

EMMA.

Eh bien?

MARTINON.

C'est exact, madame, parfaitement exact.

EMMA, avec hésitation.

Alors...

MARTINON.

Alors?

EMMA, un peu embarrassée.

Mon Dieu, je vais vous sembler bien empressée de jouir de ma petite fortune...

MARTINON, de plus en plus inquiet.

Comment?

EMMA.

C'est que j'ai fait quelques dépenses extraordinaires, que j'ai soldées avec les fonds du ménage, et puisque, par un heureux hasard, il se trouve que vous avez sur vous la somme...

MARTINON, troublé.

La somme...

EMMA.

Que vous avez reçue de ce pauvre client.

MARTINON.

Ah! oui.

EMMA, se levant.

C'est que je serais si fière de pouvoir montrer triomphalement à mon mari...

MARTINON, étourdiment. *

Son argent?

EMMA, étonnée.

Comment?...

MARTINON, s'excusant.

Non... je disais...

EMMA, le reprenant.

Mon argent!... ma fortune!...

MARTINON, à part.

Ah! pardieu, puisque j'ai affaire à une Danaë, Jupiter se fera pluie d'or!

EMMA, s'apprêtant à écrire, au bureau.

Je vais vous faire un reçu.

MARTINON, d'un ton mystérieux et pressant, et s'appuyant au dos du fauteuil d'Emma.

Non, madame... Prenez... prenez, sans qu'il en reste d'autres traces qu'un doux souvenir en votre esprit, un peu de reconnaissance en votre cœur.

EMMA, prenant le portefeuille que Martinon lui présente, et sans comprendre.

Comment?

MARTINON.

Pourquoi faire un aveu pénible?... Pourquoi tarir une source dont l'eau... argentée répandra dans votre existence ce bien-être que rêvent tous les esprits amoureux du bonheur...

EMMA.

Je ne comprends pas.

MARTINON.

Vous avez une baguette de fée entre les mains. Pourquoi vous plaire à la briser?... La liquidation est une déesse généreuse qui, par mon entremise, versera tout à pleines mains, et cela, sans discussions, sans reproches, sans sermons somptuaires!...

* Martinon, Emma.

EMMA, se levant et sérieusement.

Monsieur, mon désir, ma volonté, est de dire à mon mari...

MARTINON, souriant.

Quoi?... que vous avez joué?... Mais il n'en croira pas un mot... car cela n'est pas...

EMMA.

Comment?

MARTINON.

Cela ne peut pas être... Il le sait aussi bien que moi... Légalement, une femme mariée ne peut pas jouer.

EMMA.

Oh! mon Dieu!... mais alors ces opérations?...

MARTINON.

Elles étaient feintes.

EMMA.

Ces bénéfices?...

MARTINON.

Ils sont imaginaires... mais, ils n'en sont pas moins à vous... Gardez-les donc, madame, afin de réparer la faute de votre mari.

EMMA, très-vivement.

De mon mari?

MARTINON.

De votre mari qui s'est aventuré, malgré moi, sur le terrain glissant de la Bourse, où il perdait sérieusement de son côté, tandis que vous pensiez gagner du vôtre. Il n'y a donc de vrai, en tout ceci, que le profond sentiment que vous m'avez inspiré.

EMMA.

Taisez-vous! taisez-vous!

MARTINON.

Mais, madame.

EMMA, passant devant lui et allant à la table pour prendre le portefeuille.

Ah! vous avez raison, monsieur, je n'ai pas joué, je n'ai jamais joué... Ce portefeuille ne m'appartient pas, reprenez-le et sortez d'ici, je vous l'ordonne!

* Emma, Martinon.

SCÈNE X.

LAURE, MARTINON, EMMA.

LAURE, entrant.

Et moi, je vous le défends!

MARTINON.

Ma femme !...

LAURE, après un silence.

Monsieur, que feriez-vous à ma place ?

MARTINON, avec colère.

Eh ! madame !...

LAURE, prenant le milieu de la scène.

Oh ! ne vous emportez pas, monsieur... Ce que vous avez de mieux à faire... c'est de courber la tête devant madame, et de lui demander pardon des vingt mille offenses que vous venez de lui faire.

MARTINON.

C'est abuser étrangement...

LAURE.

Vous trouvez que j'abuse... Savez-vous ce qui se passe en ce moment ?... Je gage que monsieur Durantel vous cherche pour se battre avec vous.

EMMA.

O ciel !

MARTINON, faisant un mouvement pour sortir.

Qu'à cela ne tienne, je vais!..

LAURE.

Restez donc, monsieur, vous êtes insupportable... Il s'agit bien de cela vraiment !... Monsieur Durantel va rentrer, qu'allons-nous lui dire ?

EMMA, prenant le porte-feuille qu'elle a laissé sur le bureau.

Oh! d'abord, reprenez ces billets maudits !... Reprenez-les, monsieur, ou je les jette au feu !...

LAURE, vivement.

Garde-t'en bien... ils brûleraient !..

EMMA.

On vient... c'est mon mari sans doute...

LAURE.

Ne crains rien... laisse-moi faire !

SCÈNE XI.

MARTINON, LAURE, DURANTEL, EMMA.

DURANTEL, sur le seuil de la porte, à droite.

Lui !... chez moi !... Ah! je vous trouve enfin, monsieur !

MARTINON.

Vous me cherchiez ?

DURANTEL.

Mais ce n'est pas ici que j'espérais vous rencontrer.

MARTINON.

A vos ordres, monsieur !

EMMA, à part.

Oh ! mon Dieu !... (Elle se rapproche de Durantel.)

LAURE, à Martinon.

Ah çà ! voyons... êtes-vous fou, mon cher ami ?... Vous n'avez qu'un mot à dire pour faire tomber cette grande colère et vous ne le dites pas ?

MARTINON.

Mais...

LAURE, l'interrompant.

Je comprends, monsieur, que vous soyez blessé... Vous avez voulu rendre un service et l'on vous paye par d'indignes soupçons... Moi-même, tout d'abord, je vous ai cru capable... C'est cruel, j'en conviens... Mais maintenant que je suis instruite, je dirai tout... je le dois, je le veux !

DURANTEL.

Expliquez-vous, madame.

LAURE, à Durantel.

Ah ! vous avez des secrets pour votre femme, monsieur, et vous vous étonnez qu'elle en ait pour vous.

DURANTEL.

Je ne comprends pas...

LAURE.

Vous jouiez à la Bourse...

DURANTEL.

Madame !...

LAURE.

Vous l'homme pur... et vous perdiez... et vous avez cru qu'on vous regarderait tranquillement vous noyer, sans chercher à vous porter secours ?

DURANTEL.

Secours ?... Que signifie ?

LAURE.

Non, monsieur, non... l'amitié veillait sur vous.

MARTINON, à part.

Où veut-elle en venir?

LAURE.

« Voilà un brave garçon qui s'égare dans le dédale des affai-« res, se dit M. Martinon... C'est à moi de le remettre dans son « chemin. » Mais pour cela, comment faire? le laisser jouer, mieux encore, le laisser perdre... en apparence au moins; mais, grâce à une ingénieuse contre-partie faire gagner d'un côté à la femme ce que le mari perdra de l'autre.

MARTINON, à part.

Par exemple!

DURANTEL, à Emma, lui montrant la lettre qu'il a trouvée.

Ainsi... cette lettre !...

LAURE.

Ce que madame achète... monsieur le vendra.

MARTINON, bas, à Laure.

Permettez...

LAURE, bas.

Je le veux! (Haut, d'un ton câlin.) N'est-ce pas, mon ami?

MARTINON, s'efforçant de rire, en voyant que Durantel le regarde.

Oui, c'est ça même! De sorte qu'après la bataille, quand on relevera les blessés et les morts, il n'y aura ni morts, ni blessés!

DURANTEL, se contenant beaucoup.

Ah! je conçois... oui... oui, c'est assez bien imaginé... en effet.

LAURE.

Maintenant, monsieur, si cela vous amuse, reprenez les grands airs d'un mari qui se croit outragé...

DURANTEL.

Madame!...

LAURE.

Mais, n'oubliez pas cependant que le scandale qui ne répare rien quand une femme est coupable, fait toujours douter de l'honneur de la plus innocente.

EMMA, à Durantel.

Octave!

DURANTEL.

Moi?... pourquoi donc me fâcherais-je? (Prenant la main d'Emma.) Quand j'ai la conviction profonde que ma femme n'a pas cessé un instant d'être digne de tout mon amour... et que j'ai, d'autre part, l'assurance des excellentes intentions de M. Martinon... mais je dois être et je suis enchanté... ravi!...

EMMA, à part.

Comme il dit cela!

DURANTEL.

Cependant, monsieur, si je reçois de très-bon cœur la leçon qui m'est donnée... il n'en est pas de même du service qu'on veut me rendre et, à ce sujet, nous avons encore un compte à régler.

LAURE.

Affaire de chiffres seulement !

DURANTEL.

Des deux opérations qui, selon vous, se balancent si ingénieusement, monsieur... il y en a une.. une seule que j'accepte: la perte... quant à l'autre... le bénéfice...

EMMA, prenant le portefeuille sur la table.

Le voici, mon ami. (Elle le donne à Durantel.)

DURANTEL.

Veuillez bien le reprendre.

MARTINON, après un silence.

Je suis comme la Banque, monsieur, je ne reprends jamais.

DURANTEL, comprimant un mouvement de colère.

Monsieur!... eh bien ! soit; cet argent m'appartient... et j'en dispose. (Offrant le portefeuille à Laure.) Veuillez l'encaisser, madame, au profit de vos jeunes orphelins.

EMMA, à Durantel.

Ah! c'est bien !

LAURE.

Allons!... la charité le purifiera. (A Martinon.) Votre bras, mon cher.

MARTINON.

Oh ! mon Dieu, Laure, je vous en demande bien pardon..... j'en suis bien désolé... mais j'ai disposé de ma soirée... je dîne au cercle.

LAURE, affectant l'indifférence.

Combien ça vous coûte-t-il?

MARTINON, étourdiment.

Vingt mille francs... non... six francs...

LAURE.

C'est pour rien...

MARTINON, saluant. *

Madame... monsieur... (A part.) Vingt mille francs!... J'aurais mieux aimé un duel! (Il sort par la droite.)

SCÈNE XII.

LAURE, EMMA, DURANTEL.

DURANTEL, le regardant sortir.

Enfin !...

LAURE.

Ah! ton mari t'aime bien, va!...

* Laure, Martinon, Emma, Durantel.

DURANTEL.

N'est-ce pas?

LAURE.*

Je m'en vais.

EMMA.

Au revoir.

LAURE.

Non... adieu.

EMMA.

Comment?

LAURE.

Le bruit de mes robes de soie t'empêcherait encore de dormir... N'est-ce pas?

EMMA.

Peut-être!

DURANTEL, lui tendant la main.

Merci!

LAURE, un peu émue.

Adieu... car je vous vole des minutes de bonheur... malheureusement, je ne les emporte pas. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

EMMA, DURANTEL, puis PIERRE.

EMMA, allant à son mari qui a reconduit Laure.

Oh! pardon, Octave... pardon!...

DURANTEL, la tenant dans ses bras.

De quoi, mon enfant? d'une erreur... n'ai-je pas eu aussi la mienne, mais je n'ai pas douté de toi un instant... Oublions, crois-moi; oublions... (Appelant.) Pierre, la lampe.

EMMA.

Que vas-tu faire?

* Emma, Laure, Durantel.